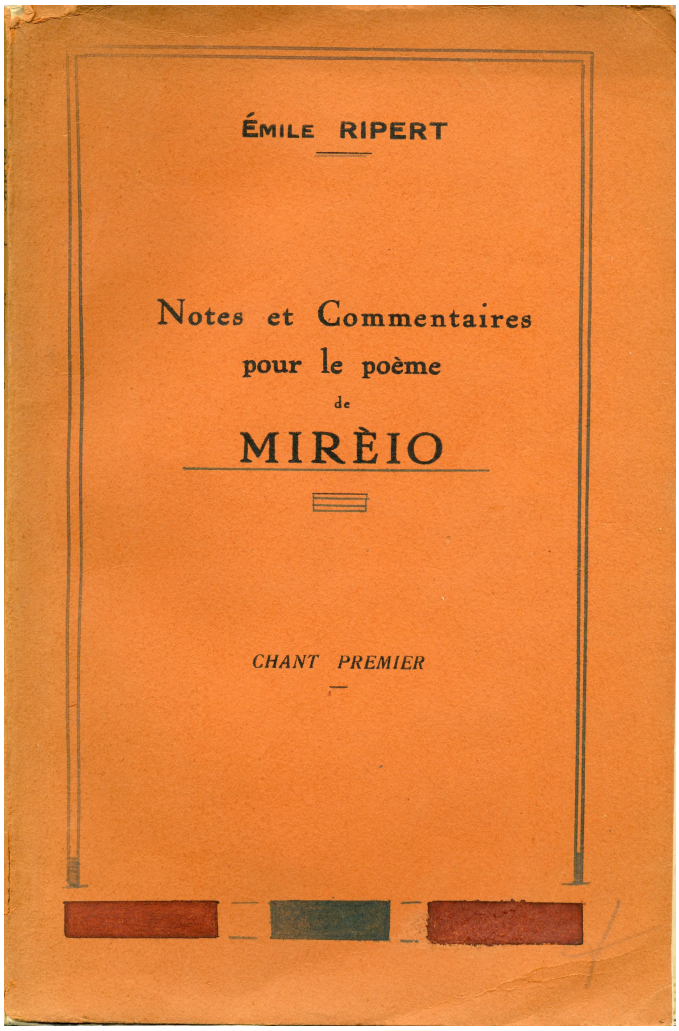
ÉMILE RIPERT

Notes et Commentaires

pour

le Poème de MIRÈIO



Un volume de 110 pages, in-8 raisin. Société d'Éditions
“ LES BELLES LETTRES ”,
95, boulevard Raspail, Paris 6e.

On a souvent souhaité que le chef-d'œuvre de Mistral, *Mirèio,* fût éclairci et commenté de façon à la fois littéraire et scientifique, comme l'ont été depuis longtemps les œuvres de nos classiques ou des grands écrivains de toutes les nations. Ce vœu n'a été réalisé, de façon bien incomplète d'ailleurs, qu'en Allemagne par le professeur Koschwitz, qui a donné de *Mirèio* une édition annotée. Mais il manquait à ce savant allemand de haute conscience la connaissance approfondie de la langue, des coutumes, du pays, de l'histoire de Provence, et aussi le sens de l'harmonie et de la valeur exacte des vocables provençaux.

Cette connaissance et ce sens, M. Emile Ripert, professeur de langue et de littérature provençale à l'Université d'Aix-Marseille, poète lui-même de haute valeur, les possède au plus haut degré. Après avoir tracé l'histoire du Félibrige dans sa thèse si remarquée sur *La Renaissance provençale* et son volume intitulé *Le Félibrige,* après avoir reconstitué la genèse et le développement du poème de Mistral dans son livre alerte et documenté, *Mireille, mes amours,* Emile Ripert s'est attaché à commenter, vers par vers, le poème de *Mirèio* et il nous donne aujourd'hui, dans un élégant volume de 110 pages in-8° *Les Belles Lettres* (95, boulevard Raspail, Paris), le commentaire du Chant I, se proposant de continuer ainsi chant par chant, fascicule par fascicule, ce commentaire de *Mirèio.* Quand ce travail sera terminé, on se trouvera devant un ensemble de plus de mille pages qui constituera une véritable *somme* de connaissances provençales, analogue aux grands commentaires italiens de la *Divine Comédie.* Il convient que le public provençal et lettré soutienne ce magnifique effort de science et de poésie, en achetant ce premier volume et en commandant dès à présent le volume suivant (Chant II), qui doit paraître prochainement.

MIRÈIO

CHANT PREMIER

Dans mes travaux antérieurs, *La Renaissance Provençale, Le Félibrige,* et surtout *Mireille, mes amours,* j'ai élucidé, autant qu'il est possible, les conditions où Mistral a composé son poème de *Mirèio* et j'ai essayé d'en présenter les différents aspects et d'en montrer l'influence. J'entreprends maintenant ici un commentaire et une annotation de ce poème, chant par chant et vers par vers. Il convient, en effet, de faire pour une telle œuvre, si importante au point de vue provençal et littéraire, ce qu'on a fait pour les œuvres d'Homère, de Virgile, de Pétrarque ou de Dante.
C'est ici une tentative du même ordre, qui débute tout naturellement par le commentaire et l'annotation du chant I de *Mirèio* et que je me propose de continuer par la publication de douze fascicules semblables à celui-ci. A vrai dire, Mistral à la fin de ce poème a donné déjà quelques notes explicatives, chant par chant, mais il s'est borné aux éclaircissements indispensables qui sont bien loin d'être suffisants pour la compréhension de tous les détails du poème. (1)

(1) Les notes qui ont été données par les divers traducteurs de *Mirèio* en langues étrangères, et même par Koschwitz dans son édition savante du poème, sont aussi réduites à l'indispensable et bien loin d'apporter toutes les indications utiles.

Dédicace à Lamartine

Cette dédicace ne figurait pas dans la première édition de *Mirèio* chez Roumanille en 1859; elle fut ajoutée par Mistral sur l'édition Charpentier à la fin de la même année. La strophe qui figure là est extraite d'un poème plus long, daté, comme cette strophe, du 8 septembre 1859 et de Maillane, poème où Mistral exprimait sa reconnaissance à Lamartine pour le magnifique “Entretien littéraire” qu'il avait consacré à *Mirèio.*
Mistral semble avoir pris soin de dater ce poème du jour même de sa naissance, 8 septembre. On peut lire le poème entier dans la première et la seconde édition des *Iles d'Or*. On remarquera que dans cette strophe Mistral s'est qualifié de paysan pour répondre précisément au portrait qu'avait tracé de lui Lamartine qui l'avait représenté comme travaillant lui-même la terre. Au reste, paysan voulant dire originairement homme du pays et attaché au pays et Mistral étant fils d'un ménager, ce titre lui convenait à tous les points de vue.

Lou mas di Falabrego. — Le mas des micocoules.

Mistral donnera à chacun de ses chants un titre qui le caractérise. Ici l'évocation principale de ce chant sera, en effet, celle du mas où est née Mireille avec tout le décor de sa vie et des travaux rustiques qui l'entourent. Le mot *mas* désigne dans la région d'Arles la grande ferme d'exploitation rurale; le mot se rattache à la même racine que maison, du latin *mansio,* l'endroit où l'on reste. Dans la région arlésienne, ainsi d'ailleurs que dans le Languedoc, un certain nombre de localités portent le nom de *mas.* Citons dans l'arrondissement d'Arles: le *Mas-Blanc,* le *Mas-Thibert.*

Dans la Basse-Provence les maisons rurales s'appellent *Bastides* et dans la région rhodanienne au-dessus d'Avignon *Granges.*

La *falabrego,* ou micocoule en français, est le fruit du *falabreguié* ou micocoulier. Mistral dans le *Trésor* donne différentes formes du mot selon les dialectes. Il emploie naturellement ici la forme dit dialecte rhodanien; l'étymologie du mot est inconnue.
En souvenir de ce *falabreguié* évoqué dans *Mirèio,* Mistral en planta plus tard un dans son jardin où il vit encore. (1)

(1) Dans une première version du poème le mas de Mireille devait s'appeler le *Mas des Prunes.* Voir plus bas *Variantes.*

Sommaire du chant I. — A l'imitation de ce qu'il avait pu voir dans les éditions d'Homère et de Virgile, Mistral donne un sommaire en prose de chacun de ses chants, bien qu'il sache sans doute que le sommaire dans Virgile et dans Homère était l'œuvre des commentateurs et non celle des poètes. Il s'efforce d'ailleurs d'être dans ce sommaire aussi simple que possible et d'y résumer sans commentaire les principaux épisodes de chacun des chants.
Il distingue l'*exposition* qui consiste pour lui dans les deux premières strophes, où, en effet, il explique le sujet de son poème et l'*invocation* au Christ qui remplit les trois strophes suivantes avant le commencement de l'action. Par cette *exposition* et cette *invocation* il se conforme aux procédés des poètes anciens, mais, tout en les imitant, il n'invoque pas la Muse ni les dieux de la mythologie antique. Il s'adresse au Christ, seul Dieu auquel croient les gens de sa race et de son pays; c'est là l'intelligence de son imitation et qui donne tout de suite un caractère vivant à son œuvre. (1)

(1) Voir Armand Praviel: *Notre Mistral.* (Perrin). Chap. I.

Pastriho. — Par ce mot collectif, intraduisible sous cette forme en français, Mistral indique non seulement les pâtres, mais tout ce qui se rapporte à la vie pastorale. Ces

mots collectifs sont assez fréquents en provençal; comparez *aubriho,* les arbres, *auceliho,* les oiseaux, *bourdiho,* les saletés, etc...

Panieraire, littéralement, fabricant de paniers. Mistral traduit en français ce mot par *vannier,* qui a un sens plus étendu. Panier venant du latin *panarium,* récipient où l'on met le pain, en français comme en provençal, a aussi une forme féminine, *paniero,* qui signifie plus spécialement un meuble à claire-voie suspendu au mur, où l'on met le pain pour le faire sécher; cette sorte de meuble, faisant partie des salle-à-manger provençales, est devenu un meuble décoratif, même quand il ne sert plus à rien.

Mèste Ambròsi. — La forme *mèste* est un adoucissement de la forme *mèstre,* comme la forme *noste* est un adoucissement de *nostre,* nôtre en français.
Ambròsi vient régulièrement du latin *Ambrosius.* Mistral donnera plus loin pour la commodité de son vers la forme *Ambroi,* usitée dans le dialecte rhodanien par suite de la chute de l's intervocalique.

Drole. — Le mot *drole* signifie dans la région arlésienne *garçon,* sans aucun sens péjoratif, au féminin *drolo* signifie *jeune fille.* Il arrive quelquefois que le mot comme e en français prend à titre d'adjectif un sens péjoratif. Mistral dans Le *Trésor* propose de le faire venir du scandinave troll, qui signifie: *gnome, nain,* ou du latin *trossulus* qui signifie *petit maître.*

La retirado — Il faut entendre par là l'hospitalité, le logement accordé par les gens des mas aux marchands ambulants, aux travailleurs qui vont de mas en mas. Le mot vient de *retira*. (1)

Mireille. — L'origine du nom de Mireille a été longuement discutée, Mistral a proposé d'y voir une corruption du nom hébreux de *Myriam* ou *Myriem,* apporté par les familles juives dans le Comtat-Venaissin et en Provence. D'autres ont voulu voir une déformation du mot *merveille.* Mistral prétend avoir entendu employer le mot par sa grand-mère dans l'expression: — *C'est la belle Mireille, mes amours*. (2)

(1) Cf. *Ritirata,* en italien dans le sens différent de petit local où l'on se retire.
(2) Mémoires de Mistral, Chapitre XI et Emile Ripert, *Mireille, mes amours,* p.142.

Ramoun. — Le nom de Ramoun a été extrêmement employé dans tout le Midi à cause des comtes de Toulouse qui portaient ce nom. On appelle même dans la région audoise *ramonet* les métayers, peut-être en souvenir des guerres albigeoises où les populations agricoles ont été plus longtemps fidèles aux comtes de Toulouse persécutés par l'Inquisition.

Ràfi. — Ce mot que Mistral traduit par laboureur, vient du mot arabe *refik,* qui veut dire compagnon. Il signifie, de façon plus générale, en Provence, valet de ferme, ouvrier agricole.

Soupa. — On appelle souper en Provence dans les familles populaires et même encore dans certaines familles bourgeoises, comme autrefois dans toute la vieille France, le repas du soir, le repas de midi s'appelant dîner. Le souper était naturellement le repas où l'on mangeait la soupe.

Lou Baile Sufren. — Le Bailli de Suffren, natif de Saint-Cannat (B.-du-Rh.), célèbre marin provençal qui combattit les Anglais dans les Indes et sur les côtes d'Amérique, lors de la guerre de l'Indépendance. Son nom est resté célèbre dans les fastes de la marine provençale. Son buste par Houdon se trouve au musée d'Aix, un buste de lui est également à la mairie de la commune de Salon, où il avait des terres. (1)
Mistral suppose que la renommée de Suffren est assez grande en Provence pour qu'il n'ait pas besoin de donner dans ses notes d'explications à son sujet.

(1) Voir à son sujet le Dr Fontan. *Les marins Provençaux dans la guerre de l'Indépendance de l'Amérique.* Bibliothèque de l'Institut Historique de Provence. Marseille, 1932.
Georges Lecomte. *Les Prouesses du bailli de Suffren.* (La Renaissance du Livre, Paris), ouvrage qui contient d'ailleurs une bibliographie relative à Suffren et Boutet de Monval: *La vie du Bailli de Suffren* (Plon. Paris).

Iruge. — Ce mot vient du latin *hirudo.* La pêche aux sangsues était autrefois très pratiquée parce qu'on en fournissait les apothicaires qui les vendaient pour le traitement de certaines maladies, de même la chasse aux cantharides.

Espantado. - Le mot *espanta* qui semble venir par contraction d'*espaventa* a primitivement le sens d'épouvanté, il prend ensuite celui de stupéfié, étonné, transporté et c'est en ce sens que Mistral le prend puisqu'il traduit sa phrase par: ravissement de Mireille.
Il est à remarquer que dans la prose de ce sommaire Mistral introduit, sans le faire exprès sans doute, cinq alexandrins. J'ai fait d'ailleurs remarquer, par des exemples précis, dans ma thèse sur *La Versification de Mistral* (Paris, Champion, 1918), que Mistral avait souvent introduit des vers dans sa prose et même dans ses lettres familières écrites au courant de la plume.

(Vers 1)

Cante uno chato de Prouvènço

Mistral commence son poème comme Virgile dans l'*Enéïde:*

Arma virumque cano.

C'est ce que remarquait Roumanille dans une de ses lettres à Victor Duvet, (1) quand il disait à son ami: — Vous voulez l'*Arma virumque Trojæ* de notre ami? et il citait ensuite en français ces deux vers qui étaient primitivement ceux de Mistral:

Je chante une jeune fille qui, pauvrette,
Ne put pas épouser son amoureux ”.

Canto uno chato que, pecaire!
Noun posque 'vè soun calignaire.

(1) Voir Eugène Ritter, *Le Centenaire de Diez.* Genève, 1894, page 45.
(Voir aussi A. Praviel, *op. cit.*).

On peut lire ces deux vers dans le texte du Chant I, qui est aujourd'hui déposé au musée du Palais des Papes d'Avignon. Mistral a remplacé depuis ces deux vers par les vers qui figurent actuellement au début du poème. Ce détail semble indiquer que le poème de *Mirèio* a d'abord été entrepris par Mistral comme un poème d'amour et qu'il est peu à peu devenu dans son esprit le poème national de la Provence, dont il tient à faire figurer le nom dès son premier vers. (1)

(Vers 1)

Chato. — On désigne par ce mot dans le pays d'Arles les jeunes filles. Le mot est limité à la région arlésienne, il n'est pas employé dans la Basse-Provence ni dans la Provence alpestre. C'est, sans doute un diminutif de tendresse.

Le Dr Honnorat, dans son *Dictionnaire provençal-français,* proposait de faire venir le mot du latin *castus-casta, chaste.* L'étymologie semble bien peu probable.

Mistral, dans le *Trésor,* indique que les mots *chat* pour le masculin, garçon, et *chato* pour le féminin, jeune fille pourraient être une aphérèse de *goujat-goujato.* (2)

Le mot, s'il est primitivement un terme de tendresse et de caresse par comparaison avec le chat et la chatte, a perdu tout sens semblable aujourd'hui et signifie simplement: jeune garçon et jeune fille. Au reste il convient de remarquer que les formes des mots *chat* et *chatte,* en provençal rhodanien, sont *cat* et *cato* et en provençal marseillais *gat* et *gato,* et non pas *chat* et *chato,* formes françaises.

(Vers 2)

Jouvènço. — Le mot *jouvènço* n'a pas en provençal la nuance littéraire qu'aurait le mot *jouvence* en français, étant donné que le mot *jouvènt* est employé souvent pour dire *jeune homme.*

(1) Cf. Emile Ripert. *Mireille, mes amours* et Jules Véran. *La jeunesse de Mistral et la belle histoire de Mireille.* Paris, Emile Paul, 1930.
(2) Cf. Ce livre de M. Sainéan sur le sens du mot *chat* dans les dialectes gallo-romains.

Mistral dans le chant pour le cinquantenaire du Félibrige (voir *Les Olivades*), s'est amusé lui-même à constater que les premiers Félibres ont trouvé commode la rime *Prouvènço-jouvènço,* dont ils ont usé et abusé et il écrit en souriant:

Dins nòsti cant
Toujour lou mot Prouvènço
Rimavo emé jouvènço.

(Vers 3)
La Crau. — Vaste plaine de pierres qui s'étend entre Salon et Arles, de l'Ouest à l'Est, entre Mouriès et Entressen, du Nord au Sud. C'est, dit Mistral, dans sa note, l'Arabie pétrée de la France. Le mot est d'ailleurs employé çà et là pour désigner un quartier pierreux autour de certaines villes ou villages, ainsi la Crau de Châteaurenard, la Crau d'Hyères, la Crau de Sault. Mistral dans *Le Trésor* rapproche le mot crau du mot roman *grau, gravo,* grève, gravier, du mot anglais *craggy,* raboteux et du mot grec, aride.

Vers la mar, dins li bla. — Mistral dans ce vers évoque par ordre de commodité et non par ordre chronologique de son action les divers épisodes de son poème.
Dins li blad se rapporte au chant VII, à l'épisode des moissonneurs qui précède le départ de Mireille à travers la Crau et vers la mer, c'est-à-dire vers les Saintes-Maries.

(Vers 4)
Umble escoulan dóu grand Oumèro. — On a souvent rapproché Mistral de Virgile d'une façon souvent abusive et nous voyons que lui-même désire plutôt être rapproché d'Homère, sans doute en souvenir de l'*Odyssée,* poème pastoral et familier, qui est dans une atmosphère plus proche de lui que *L'Enéide* de Virgile. C'est ainsi que plus tard il encouragea Charloun Rieu à traduire l'*Odyssée* en provençal. Il semble d'ailleurs toute sa vie avoir été plus sensible aux souvenirs grecs qu'aux souvenirs romains de la Provence.
D'autre part, j'ai tâché de montrer (voir *Mireille, mes amours*), comment Mistral, composant des vers destinés dans sa pensée à être récités en public plutôt qu'à être lus, pouvait se comparer aux aèdes homériques disant leurs vers à la fin des banquets ou dans les assemblées populaires. Il y a là une indication très nette que la poésie provençale est faite pour être dite ou chantée plutôt que pour être imprimée. C'est, en effet, le sort qui lui a été réservé.
Quant au mot *umble,* il ne qualifie pas une attitude conventionnelle de modestie affectée,

il correspond véritablement au sentiment de Mistral, jeune poète respectueux d'un des grands maîtres de la poésie antique.

Escoulan signifie tantôt *écolier,* tantôt *maître d'école,* le mot dérive naturellement d'*escolo.*

(Vers 5)
Iéu la vole segui. — Quand le pronom est exprimé en provençal c'est qu'on insiste sur la personnalité de celui qui l'exprime; c'est ce que fait ici Mistral et ce qu'il faudrait traduire exactement par: — Moi, je veux la suivre.
Mistral n'exprime pourtant pas ce *moi* dans sa traduction.

(Vers 7)
En foro, en dehors de. — Le mot *foro* vient du latin *fores,* roman *foras* et signifie: en dehors de la porte et généralement, en dehors

(Vers 9)
Jouinesso. Mistral emploie cette fois au lieu de *jouvènço*, le mot *jouinesso,* peut-être plus usité et venant naturellement de *jouine,* jeune.

(Vers 10)
Mantèu de Damas. — Mistral par ce mot, qui a l'avantage de rimer admirablement avec *mas,* évoque la civilisation orientale où les Provençaux ont toujours imaginé de grandes richesses. Il faut remarquer aussi que les étoffes de soie de Damas avaient une renommée particulière dans tous les pays méditerranéens.

(Vers 13)
Nosto lengo mespresado. — C'était alors la vérité stricte. Mistral et ses amis, les premiers Félibres, sont obligés de lutter dans l'opinion contre le mépris attaché à la langue provençale, restée uniquement la langue du peuple.

(Vers 14)
Car cantan que pèr vautre, o pastre e gènt di mas!
On a contesté la sincérité de Mistral écrivant ce vers, alors qu'il donnait de son poème une traduction française destinée aux lettrés et à la presse parisienne. Cette critique est injuste. Mistral, de toute nécessité, devait permettre à ceux qui ne comprenaient pas le

provençal de lire son poème dans une traduction qui pouvait en donner une idée approximative. Il devait aussi donner cette traduction à l'usage des Provençaux eux-mêmes, qui n'étaient pas habitués à lire le provençal, tout en étant capables de le comprendre.
En fait le poème de *Mirèio* a trouvé des lecteurs nombreux dans le peuple lui-même, comme le souhaitait Mistral. L'exemple de plusieurs Félibres sortis de ce peuple est là pour en témoigner et, quoi qu'on en ait dit souvent de façon inexacte, la langue de Mistral, quand son poème est récité, est comprise par tous ceux qui parlent son dialecte, c'est-à-dire par toutes les populations agricoles de la région arlésienne.
En outre, le sens de *pour vous* peut être double; il peut signifier: pour être compris de vous, et il peut signifier aussi: dans votre intérêt, pour vous glorifier, pour louer vos travaux. Dans les deux sens le vers de Mistral est parfaitement justifié et il faut avouer qu'au point de vue poétique il a d'ailleurs fort belle allure. Quant à la distinction *pâtres* et *gens des mas* elle est également légitime; par le mot *pâtres,* Mistral fait ici allusion aux compagnons du berger Alàri, qu'il a chanté au chant IV et aussi sans doute aux gardians de chevaux et de taureaux qui mènent la vie pastorale; par *gènt di mas* il entend les ménagers fermiers, laboureurs, moissonneurs, qu'il a évoqués pa ailleurs. (1)

(1) M. Léon Teissier, majoral du Félibrige, a commenté ce ver (voir *L'Aiòli* du 21 nov. 1930) en soulignant la mystique démocratique de Mistral à cette époque de sa vie.

(Vers 15)
Tu, Segnour Diéu de ma patrìo. — Mistral indique bien qu'il invoque ce Dieu non pas à titre impersonnel, comme le créateur du monde, mais comme le Dieu qu'adorent ses compatriotes et par conséquent le protecteur de la Provence.

(Vers 16)
Que nasquères dins la pastriho. — Ce Dieu est invoqué d'une façon plus particulière par Mistral pour son poème pastoral, puisqu'il est né dans une étable.

(Vers 17)
Enfioco mi paraulo e douno-me d'alen! — Mistral demande la flamme qui donne aux œuvres et surtout aux œuvres méridionales leur caractère ardent et le souffle qui permet de les mener à bien, d'autant plus nécessaire qu'il s'agit ici d'un long poème en douze chants.

Douno-me d'alen! — C'est ici la règle de la syntaxe provençale, qui dans un cas semblable ne met pas l'article devant le substantif. C'est de là qu'est venu dans le français, parlé souvent en Provence, le provençalisme: donne-moi de pain, donne-moi

d'eau.

(Vers 19)
Bagnaduro. — Ce mot que Mistral traduit par *rosée* vient naturellement de *bagna* qui signifie mouiller, la rosée qui mouille les feuilles.

(Vers 20)
Li figo se fan maduro. — Le provençal par son expression figurée semble indiquer l'effort du fruit pour arriver à la maturité. *Maduro* vient naturellement de *maturus, matura.*

(Vers 21)
Aloubati: comme un loup. Mistral indique par ce mot la faim qui pousse l'homme à devenir vorace comme un animal sauvage. Mistral cite dans *Le Trésor du Félibrige* un exemple de Gabriel Azaïs, de Béziers, qui emploie ce même mot; on trouve aussi la forme “ *aloubi* ” ou “ *alouvi* ” qui a la même origine, employé par Louis Roumieux et la Félibresse Azalaïs Martin, dite Félibresse du Caulon.

Desfrucha. — Enlever les fruits de, cueillir les fruits, mais le mot a généralement un sens péjoratif qui signifie ravager les fruits ou les enlever sans discernement avant leur maturité. Crousillat applique le mot à une chèvre.

(Vers 22)
Espalanco. — Le mot *espalanca* signifie briser, ébrancher, mettre en pièces; il s'applique aussi aux arbres qui ploient sous les fruits. Le mot vient de *ex* et *palanco* ou *palanc* venant du grec, qui signifie, comme en français *palan,* machine pour mouvoir les lourds fardeaux. On appelle *palanquée,* dans le langage des quais de Marseille, le fardeau soulevé par un palan.

(Vers 23)
Quihes. — Le mot *quiha* signifie proprement empiler, mettre les quilles les unes sur les autres, d'où placer dans un lieu élevé. Le mot a pris en provençal un sens généralement familier et plaisant qu'il n'a pas ici.

(Vers 24)
Abrama. — Ce mot indique aussi le grand désir de l'homme qui a faim et veut cueillir le

fruit qu'il aperçoit. Le mot vient de *a* et de *brama* qui comme le français *bramer* signifie pousser un grand cri, venant probablement du grec.

(Vers 25)
Jitello. — Ce mot indique le rejet, la pousse de l'arbre et se rattache à la racine *jita,* jeter.

(Vers 26)
Redoulènto. — Odorante, le mot vient de la racine de *olere,* latin, composé avec *re.*

(Vers 27)
Frucho. — Ce mot féminin indique généralement l'ensemble des fruits, tandis que le mot *fru* au masculin indique parfois aussi l'ensemble des fruits, mais plus souvent chaque fruit en particulier.

Madalenenco. — Fruit mûr pour la fête de Sainte-Madeleine, c'est-à-dire le 22 juillet; cet adjectif s'applique en ce sens à une certaine qualité de raisins, de pêches et de figues.

(Vers 28)
Aucèu. — Vient comme le français oiseau de *aucellus,* diminutif d'*avis,* latin. Le mot ayant perdu comme en français son sens diminutif, d'autres diminutifs se sont formés sur lui, *auceloun, aucelet, aucelounet, auceletoun,* diminutifs de ces diminutifs.

(Vers 29)
Branqueto. — Mistral emploie ici le diminutif qui est une facilité pour la rime et une des tentations de la poésie provençale. Il l'évitera cependant beaucoup plus que Roumanille et Aubanel. Ici le diminutif est d'ailleurs à sa place, car il s'agit bien d'une petite branche au sommet de l'arbre et le diminutif comporte aussi un sens de tendresse et de caresse, naturel ici, puisqu'il s'agit d'un objet que l'on désire atteindre. (1)

(1) Mistral avait d'abord traduit ce diminutif par cette *charmante* branche. Voir plus bas *Variantes.*

(Vers 30)
Ligueto. — Ce diminutif n'est pas mis ici pour la rime, attendu qu'il s'agit ici d'une expression courante, *faire ligueto.* Mistral, dans *Le Trésor,* rattache le mot au verbe *lica,* lécher, et l'interprète ainsi: lèche-toi les lèvres, léchez-vous les babines, c'est-à-dire:

vous n'en aurez pas; mais comme on trouve aussi la forme *faire lingueto,* il serait plus naturel de rattacher le mot et l'expression à *lengo,* qui signifie *langue,* faire la petite langue, c'est-à-dire montrer le bout de la langue pour narguer, en signe de moquerie.

(Vers 31)
Iéu, vese. — Mistral répète ici comme plus haut le pronom personnel *iéu* pour bien insister sur son désir.

Ventoulet. — Diminutif de vent indiquant ici le souffle léger de la brise.

Boulega. — Le mot *boulega* est fréquemment employé en Provence. Mistral propose de le rattacher au grec, mais il semble plus simple de le rattacher à la racine *bullicare,* bouillir, remuer comme l'eau qui se met à bouillir.

(Vers 32)
Ramo. — Le mot *ramo* est comme le mot *frucho* un mot collectif, l'ensemble du feuillage, des rameaux.

(Vers 33)
Bèu Diéu. — Le mot *bèu* est fréquemment employé par les Provençaux en signe de compliment et d'affection, là où le français contemporain mettrait *cher, bon;* c'était d'ailleurs l'usage du vieux français qui a subsisté dans les expressions toutes faites: *beau-père, belle-mère, beau-fils, beau-frère,* etc...

(Vers 35)
Avera. — Mistral traduit ce mot par *aveindre.* Il aurait été peut-être plus élégant de le traduire par atteindre. Toutefois aveindre est plus exact car le mot signifie proprement, faire descendre, abaisser une branche, ou bien par contre faire remonter un seau du fond d'un puits. Mistral propose de faire venir le mot de *aferra,* ce qui signifierait proprement: tirer avec un fer.

La branco dis aucèu. — En dépit de certaines affirmations inexactes, c'est Mistral qui a créé cette image de la branche des oiseaux au lieu de la trouver dans la tradition provençale, comme on l'a dit. Cette invocation de *Mirèio* est d'ailleurs tout entière originale et d'une poésie qui ne devait rien aux poètes français, ni même aux poètes anciens. On conçoit que dès les premières strophes du poème l'attention de toute la critique et de poètes tels que Lamartine et Alfred de Vigny ait été éveillée par des

accents et un art si personnels. On peut remarquer aussi la parfaite concision et le ramassé d'une telle invocation, qui en cinq strophes de sept vers crée déjà de façon complète l'atmosphère du poème de *Mirèio,* poème d'amour, poème rustique, poème antique, poème chrétien et poème de la Provence.
Après cette invocation commence le récit proprement dit. Mistral évoque dans la première strophe de ce récit la maisonnette où demeurent au bord du Rhône Maître Ambroise et son fils Vincent.

(Vers 36)
Rose. — C'est la forme provençale du nom du fleuve, venant comme le français *Rhône,* de *Rhodanus,* latin, par la forme intermédiaire Rhosne. En français 1's, en provençal l'*n* ont disparu.

Li pibo. — Peupliers; le mot est une abréviation de *piboulo* qui vient du latin *populus.* Voir dans *Le Trésor* les différentes formes de ce mot.

(Vers 37)
Sauseto. — Diminutif du mot *sause,* qui vient du latin *salix.* Les peupliers et les saules forment la végétation habituelle des bords du Rhône.

(Vers 38)
Oustaloun. — Diminutif d'*oustau* qui vient lui-même comme le vieux français *hostel* du latin *hospitaculum.*

Rousiga, du bas latin *rodicare,* fréquentatif du latin *rodere,* ronger.

(Vers 40)
Pedassavo. — Le mot *pedassa,* raccommoder, vient de *pedas* qui signifie lange, pièce, lambeau, chiffon (bas-latin *pitacium*).

(Vers 42)
Canestello. — Corbeille, le mot existe aussi sous la forme masculine *canestèu* et *canestre* et se rattache à la racine de *cano,* c'est-à-dire roseau, corbeille faite de roseaux.

Routo, du latin *rupta,* rompu.

Trauca, troué, venant de *trau,* latin *tragum.*

(Vers 43).
Pèr orto. — L'expression que Mistral traduit par *les champs* a un sens plus étendu encore, *èstre pèr orto,* rôder, errer. Le mot vient comme le masculin de *ort,* de *hortus,* latin, qui signifie jardin.

(Vers 44)
Fais. — Ce mot, comme le français *faix* vient du latin *fascis,* fascio en italien, fagot, faisceau.

Redorto. — Lien de fagot, verge d'osier, en latin *retorta* de *retorquere.*

(Vers 45)
Espinchas. — Ce mot fréquent en provençal se rattache à la racine *espia,* épier, en latin *spectare.*

(Vers 46)
Magalouno. — Mistral indique dans ses notes qu'il s'agit de la ville de Maguelonne, sur le littoral de l'Hérault, mais elle est bien loin de l'endroit où se trouvent alors les personnages du poème, le mas des Micocoules étant d'après d'autres indications, que nous trouverons plus tard, situé approximativement du côté de Fontvieille et du Paradou. Si Mistral a entendu les villageois de cette région parler de Maguelonne en désignant la région du côté de l'Ouest, il est probable que ces villageois voulaient plutôt parler de l'agglomération appelée Maguelonne en Camargue, ce qui est beaucoup plus vraisemblable. Il semble donc que sa note constitue une erreur, ce qui n'infirme pas d'ailleurs la valeur de son texte.

(Vers 47)
Nivo ou *nive,* du latin *nimbus,* nuage, le mot est tantôt féminin, tantôt masculin.

Empielouna. — Soutenir comme un pilier, *pieloun,* pilier, d'où le Saint-Pilon à la Sainte-Baume, diminutif de *pielo,* latin pyla, pile; le mot signifie aussi auge de pierre, évier, d'où dans le français des ménagères provençales la pile pour désigner l'évier.

(Vers 48)
Emparo. — Rempart, de *empara,* protéger.

S'amoulouno, amoulouna, vient de *mouloun,* dont la racine est *moles,* latin, masse, tas.

(Vers 49)
Nous bagnaren. — Mistral emploie ici la forme *nous,* même pour renvoyer au sujet, alors que la syntaxe provençale emploie le plus souvent dans ces cas le réfléchi *se, se bagnaren.*

Belèu, peut-être, composé de *ben* et de *lèu.* Le provençal de Marseille emploie le plus souvent *bessai* de *bèn* et de *sai* pour *sàbi.*

(Vers 50)
Lou vènt-larg. — Le vent du large.

Brando. — *Branda* signifie remuer, en français *brandir.* De là vient le mot *brande* qui signifie danse, le mot *brandado,* plat de morue qu'on apprête en pilant et en remuant la morue (*brand,* mot d'origine germanique).

(Vers 52)
Rau. — Contraction de *rousau,* de *Rose,* vent du Rhône, vent qui souffle du côté du Rhône, c'est-à-dire Ouest-Nord-Ouest par rapport à la région arlésienne.

S'acò 'ro = s'acò èro. — L'apostrophe remplace un e qui se fond dans la prononciation avec le mot précédent: *s'acò'ro.* Remarquez aussi la liberté de la syntaxe provençale qui met ici l'imparfait, qui égale le conditionnel, dans la subordonnée et le présent dans la principale.

(Vers 53)
Quant, quantum, combien, à distinguer de *quand,* de *quando.*

(Vers 53)
Araire, vient de *aratrum,* charrue: le mot est masculin comme dans le vieux français *araire.* On évaluait l'importance des mas au nombre des charrues qu'on y employait, d'où l'expression: *Quant fan d'araire?* Combien fait-on de charrues?

(Vers 56)
Ah 'cò 's un = acò es, même phénomène que plus haut.

Tenemen ou *tenamen.* — On désigne par ce mot le domaine dont toutes les parties se tiennent, le mot existe aussi dans le vieux français, *tènement* et s'est conservé dans le langage cadastral.

(Vers 57)
Te, ce mot est une abréviation de *ten,* tiens. Il est employé fréquemment dans la conversation provençale, d'où la plaisanterie marseillaise, *te, ve, que,* tiens, vois, quoi.

Ouliveto. — Verger d'oliviers, ou champ planté d'oliviers.

(Vers 58)
Mitan, latin *medianum,* milieu, le mot existe aussi dans le vieux français et dans certains patois d'oil.

Veto. — Latin *vitta, bandelette, ruban,* désigne ici le ruban, la ligne de cultures.

(Vers 59)
Amelié, amelo, amande, latin *amygdala.*

(Vers 60)
Coustiero, la suite des coteaux comparée à la côte le long de la mer. Mistral dira plus loin: *Coustiero bluio de Fontvièio.*

(Vers 61)
Tiero, file, rangée de *tira,* tirer. Mistral ne semble pas bien s'être rendu compte dans cette strophe du nombre prodigieux auquel on arriverait si l'on suivait son calcul. Il y a, nous dit-il, autant d'allées que l'année a de jours et dans chaque allée, il y a autant de pieds d'arbres. Cela ferait donc 365x365 = 133.225. Ce chiffre est évidemment invraisemblable en dépit de l'exagération méridionale. Il ne semble pas que Mistral l'ait réalisé pleinement dans son imagination, sans quoi il aurait modifié son texte.

(Vers 64)
Caspitello. — Par abréviation *càspi,* exclamation de surprise, paraît être l'euphémisme d'un mot grossier, *cas,* cf. *cazzo* italien.

Oulivarello. — Femme occupée à cueillir des olives. L'opération s'appelle *óulivado.* C'est le mot que Mistral a pris comme titre de son dernier recueil de vers, puisque l'olivaison est la dernière récolte de l'année.

(Vers 67)
Toussant. — Le mot s'emploie généralement en provençal sans article, *pèr Toussant, à Toussant,* pour la Toussaint, à la Toussaint.

Baussenco. — Les filles des Baux. Mistral dans une note donne quelques détails à cette occasion sur les Baux, empruntés à l'*Histoire des Baux,* par Jules Canonge, de Nîmes. On peut consulter sur *Les Baux* l'excellent ouvrage de M. Denis Poullinet, en vente aux Baux et à Maillane, chez l'auteur.

(Vers 68)
Amelenco. — Olives ainsi désignées parce qu'elles ont la forme des *amandes, amelo.*

(Vers 69)
Clafi, en marseillais *cafi*: farci de, gorgé de. Mistral dans *Le Trésor* propose de faire venir ce mot d'une mesure de capacité usitée autrefois à Marseille, appelée *chafiz* en Espagne, et *cafizo* dans les Etats barbaresques.

Saco. — Le mot est féminin en provençal, le masculin n'existe que sous la forme de l'augmentatif *sacas,* gros sac, ou du diminutif le *saquet,* petit sac.

Bourrenco. — Drap de toile grossière dont on se sert pour recueillir les olives, de bourras, latin *burra.*

(Vers 70)
Acampa, rassembler; amasser, *ad campum.*

(Vers 71)
Ambroi. — C'est ici la forme contractée d'*Ambroise* que j'ai signalée plus haut.

(Vers 72)
Trecoulavo, de *trans* et *collem* passer au-delà de la colline. Cf. le français trépasser, qui a pris un sens funéraire que n'a pas le mot *trecoula.*

(Vers 73)
Bèlli. — L'adjectif au pluriel placé avant le nom transforme son o en i.

(Vers 74)
Bouié. — Ce mot qui signifiait primitivement *bouvier,* arrive à signifier plus généralement *laboureur,* souvenir d'un temps où l'on labourait avec des charrues attelées de bœufs, comme on le fait encore dans le Languedoc. *Bouié* a donné aussi le nom propre Bouyer ou Boyer.

Coulado. — Bêtes qui forment un couple attaché par le cou. Les animaux employés pour le labour en Provence sont généralement des mulets.

(Vers 77)
E la niue. — Ce vers par sa césure la huitième syllabe, par ses allitérations et ses assonances peint à merveille la tombée de la nuit sur les champs.

Palun. — Allusion à certains marais qui restent encore çà et là dans la vallée des Baux et du côté d'Entressen.

(Vers 78)
Iero. — Aire, c'est le terrain battu et assez souvent recouvert de moellons où l'on bat le blé. Le mot vient du latin *area* en passant par le romain *eira* qui donne en provençal les dérivés *eiròu, eirau,* etc... Le nom de la ville d'Hyères (Var), se rattache à cette origine.

(Vers 79)
Camelun. — Le faîte, le sommet de la meule, on dit aussi *camelo,* le mot vient de *camèu,* chameau par assimilation à la bosse de cet animal. Dans les régions de marais-salants on appelle *camello* les tas de sel.

Paiero, le tas de paille, la meule; le mot s'emploie aussi pour désigner la grange, le grenier, où l'on met la paille, *coucha à la paiero,* coucher dans la grange ou sur la meule.

Le mot existe aussi sous sa forme masculine, *paié.* Au chant VII de *Mirèio,* Maître Ramon traite Vincent de *gus de paié,* gueux qui couche dans la grange ou sur les meules.

(Vers 80)
Vincenet. — Ce diminutif de tendresse ou de familiarité sera employé plusieurs fois dans le poème de Mistral.

Recatadou, de *recata,* bas-latin *recaptare,* racheter, recouvrer, ensuite rétablir, équiper. *Recatadou,* lieu de recel, réduit, refuge. On pourrait aussi rattacher ce mot à *recate* qui signifie ménage, ordre, économie et par là réduit où l'on serre les objets.

(Vers 81)
Fedo. — Brebis; appliqué primitivement aux mères brebis sur le point de mettre bas, latin *feta,* ensuite appliqué à toutes les brebis.

(Vers 82)
Pinedo. — Bois de pins. Le mot est d'usage courant dans toute la Provence et il a passé en français.

(Vers 83)
Claparedo. — Le mot se rattache à la racine de *clap* qui signifie *pierre* et qui a donné toutes sortes de dérivés; *claparedo,* champ couvert de pierres, terrain caillouteux.

(Vers 85)
Grans. — Les Félibres ont supprimé dans leur orthographe l's du pluriel, qui généralement ne se prononce pas en provençal; toutefois, quand l's doit être prononcé ils le rétablissent comme ici.

Aubrage. — Massif d'arbres.

(Vers 86)
Téule. — Tuile, le mot est masculin en provençal sous la forme *téule* et féminin sous la forme *téulo.* Les deux mots viennent l'un de *tegulum* et l'autre de *tegula.* C'est sans doute de là que vient le nom de Théoule dans les Alpes-Maritimes, où devait exister une fabrique de tuiles.

(Vers 87)
Font. — Ce mot qui vient de *fons, fontis,* latin, est employé soit pour dire une source, soit pour dire une fontaine.

Raio, de *raia* ou *raja, couler,* mot qui se rattache à la racine de *radium,* latin; primitivement rayonner, ensuite jaillir, couler.

Pesquié. — Bassin, vivier, réservoir de poissons, venant du latin *pescarium;* ici le mot a simplement le sens de bassin.

(Vers 88)
Brusc. — Il faut distinguer deux mots *brusc,* l'un qui signifie comme ici ruche, le second qui signifie bruyère; le premier vient de la racine celtique *rusken;* le second vient du latin *ruscum* ou *bruscum* et a donné en français *brousse,* c'est à ce second mot qu'il faut rattacher le nom de lieu le *Brusc* dans le Var.

(Vers 90)
Tre que. — Le mot *tre,* latin trans, s'emploie soit avec *que* comme ici, soit simplement avec l'infinitif pour signifier *dès que,* cf. dans la chanson de *Magali,* chant III, *tre te vèire, dès qu'elles t'ont vue.*

S'escarrabiho. — Mistral dans *Le Trésor* propose plusieurs étymologies de ce mot expressif: la plus vraisemblable semble être de rattacher le mot à *escarbiho* qui signifie en provençal, comme en français, morceau de braise, étincelle et se rattache lui-même à la racine de *carbo* latin, charbon. De l'idée d'étincelle il est facile de passer à l'idée d'éveillé, dégourdi, émoustillé.

(Vers 91)
Eissame, essaim, vient naturellement du latin *examen.*

(Vers 93)
Agrado. — Le verbe *agrado* vient de *ad gratum,* être agréable à, plaire à, *agréer* français.

(Vers 98)
Ùni maniho. — Le provençal emploie le mot *ùni,* sorte de pluriel de *un, uno* pour les

objets qui vont par paire: *ùni ciseù, ùni braio,* des ciseaux, des pantalons.

Maniho, anse, se rattache à la racine de *man,* anse que l'on prend à la main.

Cabas, du latin *capax,* mesure de capacité, panier.

Pichot. — La forme *pichot* est employée plus particulièrement dans le dialecte rhodanien, dans la région de Marseille on emploie plus souvent *pichoun,* italien *piccolo.*

(Vers 100)
Se capiteroun, se capita, bas-latin *capitare,* arriver, rencontrer, réussir bien ou mal, *ai bèn capita.* J'ai réussi.

(Vers 101)
Arriba. — Se dit tout d'abord des animaux que l'on approche de la rive ou de la lisière d'un champ pour leur donner à boire ou à manger; par assimilation le mot s'applique même aux animaux qui ne bougent pas, comme ici les vers à soie.

Magnan, vers à soie, italien *magnato.* Mistral dans *Le Trésor* propose diverses étymologies du mot; *manja,* manger, *magnar* en dialecte vénitien, à cause de la voracité des vers à soie ou encore *mignatta,* sangsue. En tout cas le mot est d'usage courant dans tout le Midi sous une forme presque identique et il est devenu aussi un nom de famille très répandu.

(Vers 102)
Lindau ou *lintau* en dialecte marseillais; français *linteau;* se rattache à la racine du latin *limen,* seuil de la porte, mais le provençal *lintau* signifie seuil, tandis que le français *linteau* signifie « le dessus de la porte ».

Eigagno. — Le mot se rattache à la racine *aigo,* mais il y a dans la première syllabe une transformation de la diphtongue *ai* en la diphtongue *ei* par différenciation avec l'*a* de la seconde syllabe.

(Vers 103)
Torse. — Latin *torquere.*

Escagno. — Echeveau, se rattache à l'anglais *skein.*
Mireille est représentée dès le début du poème comme s'adonnant avec zèle aux soins

domestiques, à la nourriture des vers à soie et à la filature.

(Vers 104)
Vèspre, latin *vesper,* cf. le français vêpres, office du soir.

(Vers 105)
Vergan. — Tige d'osier, se rattache à la racine *virga,* latin; *verganié,* ouvrier qui travaille les *vergan.* Mistral emploiera ce mot pour désigner Vincent et Maître Ambroise en même temps que le mot *panieraire* qu'il emploie ici.

(Vers 106)
Diéu vous lou doune (le bonsoir). Mireille répond sans s'interrompre de son travail, comme s'adressant à des gens bien connus et légèrement inférieurs pour lesquels on ne se dérange pas.

(Vers 107)
Mouscouloune. — La *mouscoulo,* thie, petit cône de métal creux qu'on adapte à la pointe d'un fuseau pour maintenir le fil, latin *muscula,* petite mouche.

Mouscoulouna, c'est donc adapter la thie au fuseau.

(Vers 108)
Vès contraction pour *vesès,* vous voyez.

(Vers 109)
Valabrego. — C'est le pays où habitent Vincent et Maître Ambroise, sur la rive gauche du Rhône entre Avignon et Tarascon. Bien qu'il soit situé sur cette rive gauche du fleuve, le village fait partie cependant du département du Gard, parce qu'il faisait partie jadis du Languedoc et non pas de la Provence. C'est que le cours du Rhône a changé à partir du XVe siècle, faisant ainsi passer ce village de la rive droite du Rhône, où il était, à la rive gauche où il est maintenant. Une trace du cours ancien du fleuve reste dans le quartier appelé le *Roudadou.* Mistral en parle dans son *Poème du Rhône.* On peut donc dire que Vincent est un Languedocien et non pas un Provençal. Le nom de Valabrègue est devenu le nom de famille de certaines familles juives originaires de ce village.

(Vers 111)
Se devinant, du sens de *deviner,* on passe au sens de se trouver, se rencontrer, *se devino que,* il se trouve que, *La fiero se devino un dimècre.* La foire se trouve un mercredi.

Rego, latin *rega,* sillon, raie. Ici le chemin que l'on suit.

(Vers 114)
S'ané 'seta su 'n barrulaire. — Il y a par deux fois dans ce vers des phénomènes de contraction que j'ai déjà signalés. Le vers complet serait: *S'ané asseta sus un barrulaire*.

Barrulaire, rouleau de labour. Le mot *barrula* signifie *rouler rapidement,* rouler sans cesse, il signifie aussi passer le rouleau, il vient probablement de *roula,* rouler et *bar,* augmentatif venant du latin *per. Barrulaire* signifie soit celui qui roule, soit le rouleau.

(Vers 115)
Resoun a ici le sens de *propos* qui vient de l'expression proverbiale, *pas tant de resoun.*

Trena, tresser, racine *treno,* latin *trina* triple, ne pas confondre avec *trena* qui veut dire se plaindre, pleurer, et qui vient du grec.

(Vers 116)
Banasto, corbeille, mot qui se rattache à la racine de *bano,* grande corbeille d'osier munie d'une anse à chaque extrémité, français *benne* ou *banne;* le mot *bano* voulant dire corne ou anse, le mot *banasto* signifie donc corbeille à anses.

(Vers 117)
Se groupèron, se groupa, se mettre à, cf. le vieux français *grupper* et le français actuel, *aggriper.*

Passado, temps qu'on passe, intervalle de temps; le mot n'a pas en provençal le sens péjoratif qu'il a pris en français appliqué aux aventures amoureuses.

(Vers 118)
Garbo. — Gerbe, de l'allemand *garb.*

Vege, brin d'osier, latin *vitex.*

(Vers 119)
Voulountous, qui se plie volontiers, c'est-à-dire facilement ou qui se plie *à volonté.* Le mot signifie généralement bien disposé, de bonne volonté, quelquefois il signifie, comme en français, volontaire.
Vincent et son père dès leur arrivée se sont mis au travail sans perdre de temps, ce sont les habitudes de la vie rurale d'alors où l'on perdait le moins de temps possible et l'on employait tous les instants à travailler, en dehors des jours de fêtes.

(Vers 120)
Vincèn avié sege an pancaro. II faut remarquer l'âge de Vincent, comme celui de Mireille, dont Mistral nous dira plus loin: *Dans ses quinze ans était Mireille.* Ce sont deux enfants encore et c'est pourquoi leur amour sera d'autant plus profond et plus sérieux. L'opéra de Gounod a sur ce point induit en erreur la plupart des spectateurs en faisant représenter Mireille et Vincent par des chanteuses et chanteurs d'un âge bien plus avancé. (Cf. Emile Ripert, *Mireille, mes amour*).

(Vers 121)
Cors. — Il faut distinguer en provençal le mot *cors,* qui vient de *corpus,* et signifie *corps* et le mot *cor* qui vient de cor, *cordis* latin et signifie cœur.

Caro. — Visage, le mot *caro* vient du grec, tête, il faut se garder de le confondre avec le mot *car,* qui vient du latin *caro, carnis,* et signifie *chair.*

(Vers 122)
Estampa. — Mistral traduit ce mot par découplé, plus exactement il signifie *imprimer.* Cf. le français *estamper, estampe,* italien *stampa,* du mot allemand *stampf,* marteau.

(Vers 123)
Gauto, joues, on trouve aussi en limousin *jauto,* qui se rapproche du français, *joue.* Mistral rattache le mot au bas latin *golta* et à la racine grecque de mâchoire.

Moureto, diminutif de *moure,* brun foncé, du latin *morus,* ou *maurus,* maure, cf. italien *moro* et les noms propres Mourier, Morel se rapportant à la même origine. Les Provençaux appellent *lou rèi moure* le roi noir de la crèche.

(Vers 124)
Negreto, diminutif de nègre, raciner *niger,* noir; le mot qui est devenu un substantif en français est resté adjectif en provençal.

Adus, de *adurre,* apporter, amener, du latin *adducere.*

(Vers 125)
Seisseto, froment de belle qualité, froment de Barbarie. Mistral le rapproche du grec et du lithuanien *kwêtys,* froment, et aussi du latin *cœsius.*

(Vers 126)
Rasin. — Raisin, du latin *racemus;* le mot se contracte dans le dialecte marseillais sous la forme *rin.*

Trepa, trépigner, sauter, danser, cf. le latin *trepidare,* le grec, tourner, fouler.

(Vers 127)
Biais, façon de faire une chose, le mot est employé en provençal d'une façon beaucoup plus fréquente qu'en français. *Ague lou biais,* avoir la façon, le savoir faire, l'habileté.

(Vers 128)
Gaubeja, du mot *gaubi* ou *gaube,* qui signifie, aisance, dextérité, adresse, cf. le français *galbe,* latin *galbeum,* distinction militaire.

(Vers 131)
Ensàrri. — Cabas de sparterie qu'on pose sur les ânes, du latin *seria,* outre, baril.

(Vers 133)
Terreiròu. — Panier à deux anses dont on se sert pour le transport des terres.

Coufin. — Cabas, panier de sparterie.

(Vers 135)
Eisino, ustensile, panier, outil, meuble, se rattache à la racine de *aise,* du grec, convenance, bienséance.

(Vers 136)
Escoubo, balai, latin *scopæ, escoubo de mi,* balai de millet.

(Vers 137)
Dèstre, le *dèstre* était la centième partie de l'*eiminado* et valait 8 mètres carrés. C'est donc une mesure de surface d'où l'expression: *i'ana à gran dèstre,* marcher à grands pas, appliquée par assimilation à tout ce qui se fait rapidement, même s'il ne s'agit pas de parcourir une étendue de terrain. Le mot se rattache à la racine de *dextrum, dextans,* mesure romaine.

(Vers 138)
Poulit, correspond étymologiquement au français *poli* et à l'italien *pulito,* latin *politus.* Il faut remarquer comment Mistral sait ici caractériser de façon technique le travail et l'habileté de Vincent. Ce sera une des caractéristiques de sa manière poétique que de savoir donner ainsi des détails extrêmement précis se rapportant à tous les métiers, sans cependant tomber dans l'énumération aride ou vulgaire.

(Vers 139)
Estoublo. — Chaume, éteule, vient du latin *stipula,* le mot existe aussi sous la forme masculine *estoubloun.*

Campèstre, mot collectif qui signifie, les champs, une étendue de terres et assez souvent les terrains incultes, les landes.

(Vers 141)
Fresquiero, fraîcheur ou bien temps frais, *fai fresquiero,* il fait frais (racine *fresc,* latin *frigidus*).

(Vers 142)
Masiero. — Les *masié* sont les habitants des mas; *masiero* peut être comme ici le féminin de *masié* ou sous forme de substantif peut signifier la tour de la ferme ou la

grange.

Gènto. — *Gènt, gènto* très employé par les Troubadours pour indiquer, la race, la noblesse, l'agrément d'une personne, est encore très usité pour signifier: qui a bonne façon.

(Vers 143)
Bajan, plat de légumes cuits à l'eau, le mot existe aussi sous la forme féminine *bajano.*

(Vers 146)
Cuié. — Le mot existe en provençal sous les deux formes: masculin *cuié* et féminin *cuiero, cuié de boues,* cuiller de buis. Dans les fermes autrefois et même encore aujourd'hui on se sert souvent, en effet, de cuillers de bois, plus économiques que les cuillers de fer et fabriquées généralement sur place dans les villages. *Buis* vient du latin *buxus.*

(Vers 147-149)
Maître Ambroise et Vincent n'osent s'approcher de la table avant d'y avoir été conviés par le maître du mas qui, en effet, ne manque pas de les inviter d'un air un peu protecteur. Mistral dit un *pau renòsi,* bourru. Ce mot se rattache au verbe *rena* qui signifie se plaindre, grogner, gronder, et qui a donné un certain nombre de mots caractérisant les gens qui ont mauvais caractère, *renaire, renasso, renanço,* etc... Le verbe *rena* se rattache probablement à la racine de *rana,* grenouille, coasser comme les grenouilles, grogner, se plaindre. (1)

(1) Cf. en français, *rainette,* petite grenouille.

(Vers 150)
Majourau. — Ce mot qui se rattache à la racine de *major,* indique un personnage supérieur aux autres, chef, maître; le mot a été employé par les Félibres comme titre d'honneur dans l'organisation de leur association; Majoral du Félibrige, ou Félibre majoral.

(Vers 152)
Porge du verbe *pourgi,* du latin *porrigere.*

Escudello, écuelle, assiette à soupe, c'est dans ce sens qu'il faut plutôt le prendre ici, latin *scutella.*

(Vers 154)
Dau. — Interjection provençale fréquente adressée à quelqu'un qu'on veut inviter à l'action. Mistral propose de le rattacher à l'impératif *da* de dare; on peut aussi l'expliquer par *d'aut* qui signifierait “ Levez-vous! debout! ”

Que est employé ici comme très fréquemment dans l'ancien provençal et dans le provençal contemporain, dans le sens de *car;* d'où le provençalisme fréquent dans le français parlé en Provence: *Je m'assieds* QUE *je suis fatigué.*

(Vers 156)
Caire, coin, du latin *quadrum,* carré, certains noms de lieux viennent de là, notamment *Beaucaire* dans le Gard, *bèu caire,* bel endroit.

(Vers 158)
Braveto, le mot *brave, bravo* au féminin, s'emploie en Provence non pas dans le sens de courageux, mais dans le sens de doux, affable, sage, bon, raisonnable, etc..., comme encore en français dans le sens de *braves gens,* on pourrait rattacher le mot au grec, doux, affable. Mistral emploie ici le diminutif *braveto,* qui ne semble pas absolument nécessaire, pour la commodité de la rime avec *óuliveto.*

(Vers 159)
Òli, latin *olium,* huile; en souvenir du neutre latin le mot *òli* est du masculin et non pas comme en français du féminin.

(Vers 160)
Garniguè, de *garni,* garnir, le mot garnir en ce sens constitue un provençalisme que Mistral traduit en français par *assaisonner.*

Faveto, n'est pas ici un diminutif commode pour la rime, mais la désignation d'une espèce particulière d'une petite fève ou *fèverolle,* plus facile à manger que la grosse fève, *favo.*

(Vers 162)
Dins si quinge an èro Mirèio. — Il est à remarquer que Mireille âgée de quinze ans est relativement plus avancée en âge que Vincent, qui, dit Mistral, n'a pas encore seize ans. Le développement de la femme étant plus précoce que celui de l'homme, il sera donc naturel que plus tard Mireille soit la première à déclarer son amour à Vincent, étant somme toute moins enfant que lui, d'autant que la supériorité de sa condition sociale lui donne également plus de courage que Vincent, rendu timide par sa condition.

(Vers 163)
Font-Vièio. — Village situé sur la route d'Arles aux Baux et dont le nom vient naturellement d'une source. C'est dans ce village de Font-Vieille qu'Alphonse Daudet a situé son moulin imaginaire.

(Vers 166)
Espelido, de espeli, éclore, latin *expellere,* expulsé, d'où l'idée de poindre, éclore, en parlant des bourgeons et aussi des insectes et des oiseaux. Ici Mistral indique que le soleil a fait éclore Mireille comme une fleur.

(Vers 167)
Nouveleto. — Le diminutif indique la fraîcheur de la jeunesse, il est renforcé par le mot *afrescoulido,* qui s'explique de lui-même par sa racine *fresc.*

(Vers 170)
Esvali, latin *ex vallum* ou *evellere,* expulser, dissiper.

Magagno, vice caché, défectuosité, tare, tache, d'où méchanceté, fourberie, ruse, etc...
Mistral propose de rapporter le mot au grec, tromperie.

(Vers 174)
Redounello. — Le provençal a une forme de diminutif en *éu, ello;* redounello vient donc de *redoun* qui signifie rond, il signifie un peu arrondi.

(Vers 175)
Pessegue. — Le mot *pessegue,* pêche, vient de *pesseguié,* pêcher, *persicus,* arbre de Perse, cette variété d'arbres fruitiers ayant été apportée d'Orient par les navigateurs.

Panca, contraction de *pas encaro,* qui n'est pas seulement employée ici pour les besoins du vers, mais qui est très fréquente en Provence; on a d'abord la forme *pancaro* et puis *panca.*

(Vers 176)
Fouligaudo. — Se rattache à la racine de *fòu,* folâtre, enjoué, quelquefois frivole; ici le mot est pris dans un sens laudatif.

Belugueto, la *belugo* est l'étincelle, latin *baluca, belugueto* signifie donc pétillant comme des étincelles.

(Vers 177)
Sóuvagello. — Diminutif de *sóuvage.*

Brigueto. — Mistral emploie encore ici un diminutif à la rime. Le mot *brigo,* parcelle, miette, vient de *briga* émietter, du goth *brikan,* rompre. Les *brigadèu* sont les débris de pain ou de toute substance friable.

(Vers 178)
L'expression charmante: *on la boirait dans un verre d'eau,* est populaire. Mistral s'en est ici très heureusement servi.

Entre vèire. — Voir plus haut (vers 90) la remarque relative à l'expression *tre que* ou *tre* avec l'infinitif, abrégé de *entre.*

(Vers 179)
Begudo, de bèure, boire, latin *bibere.* Les localités qui s'appellent *la Begude* sont des endroits où l'on s'arrêtait pour faire boire les chevaux.

(Vers 181)
Batudo. — Battue; les paysans divisaient la journée d'hiver en deux battues, celle du printemps ou d'automne en trois, et celle d'été en quatre. C'était la séance de travail entre chaque repas.

(Vers 182)
Coume au tèms de moun paire, ai! ai! ai!
Mistral par ce vers mélancolique rappelle les souvenirs de son enfance et de sa jeunesse

qu'il rappellera plus tard dans ses *Mémoires.* Il a donc écrit ce vers et peut-être tout ce passage après la mort de son père, c'est-à-dire en 1855, époque où il avait déjà commencé depuis trois ans son poème, c'est une indication, entre tant d'autres, que ce passage du chant I et peut-être tout le chant I ne sont pas les parties qu'il a rédigées tout d'abord; il semble à d'autres indices qu'il ait commencé son poème par le deuxième chant. (Cf. *Mireille, mes amours*).

(Vers 183)
Bruno. — La *bruno* est le moment où le temps s'assombrit; l'expression existe également en français.

(Vers 186)
Trufo, se trufa, veut dire se moquer de, italien *trufa,* moquerie, raillerie, grec

(Vers 187)
Bufo. — Mistral emploie ici la forme *bufa* rare et qu'il ne donne pas dans *Le Trésor* à la place de *boufa,* beaucoup plus usitée, *souffler,* qui semble venir d'une onomatopée.

(Vers 191)
Escàfi, moquerie, raillerie, anglais *scoff.*

(Vers 192)
Escampa, de *ex* et *campum,* sortir du champ, ici sortir du verre, verser.

(Vers 193)
Got, verre à boire, on peut rattacher le mot soit à *gutta* latin, soit au grec, coupe.

(Vers 195)
De moun tèms. — C'est ici l'évocation habituelle du vieux temps, l'opposition de l'homme déjà âgé et des jeunes gens, bien que Maître Ambroise ayant un fils de seize ans ne soit pas tellement vieux, mais dans cette société rustique on appelle *les vieux,* comme Mistral le fera au chant VII, les gens qui sont arrivés à la cinquantaine ou même à la quarantaine, par opposition aux *jeunes,* ceux qui ne sont pas mariés ou qui le sont depuis peu de temps.

(Vers 196)
Li mirau soun creba! — Mistral lui-même explique cette expression dans sa note en disant qu'on appelle en provençal *mirau* les membranes que les cigales ont sous l'abdomen et qu'elles frottent pour chanter, d'où l'expression: les miroirs sont crevés, je n'ai plus de voix pour chanter. Lorsque Mireille invite elle-même Maître Ambroise à chanter, avec une galanterie toute naturelle il se laisse décider et se met à chanter.

(Vers 200)
Aresto, il compare sa voix à un épi qu'on a dépouillé de ses graines, le mot *aresto* venant du latin *arista,* épi égrené.
Dans toute cette première partie du poème qui précède la chanson du Bailli de Suffren, Mistral a trouvé moyen d'évoquer de la façon la plus sobre les principaux personnages en même temps que le pays où va se dérouler l'action avec ses cultures et ses habitudes. L'exposition a donc été faite aussi habilement que possible sans aucune longueur et sans aucune vulgarité.

La Chanson du Bailli de Suffren

(Vers 204)
C'est ici la première des chansons que Mistral introduit dans son poème afin d'en varier le ton. Ce n'est d'ailleurs pas un artifice, car de tout temps les Provençaux se sont plus à chanter à la fin des repas et à cette époque-là il est naturel que la plupart de ces chansons fussent encore chantées en provençal, bien que déjà la chanson française, et notamment celle de Béranger, devînt populaire, ainsi que Maître Ambroise le dira lui-même un peu plus loin.
Nous avons à ce sujet le témoignage de Joseph Méry dans son livre, *Marseille et les Marseillais,* Paris 1860 (voir chapitre II, pages 75 et 84 à 92).
Le souvenir du Bailli de Suffren a pu rester longtemps vivace au cœur des Provençaux, car ses équipages devaient être en majeure partie en effet composés de marins originaires de Provence.

(Vers 206)
Cinq cènt Prouvençau, c'est à peu près l'effectif de trois bâtiments et comme les Anglais, on le voit par la suite, présentent aussi trois bâtiments, le combat va s'engager à armes égales.

(Vers 207)
Ensaca; mot à mot, *mettre dans le sac,* donc triompher de.

(Vers 208)
Anglés; on trouve en provençal la forme *anglés* avec un *a* et la forme *englés* avec un *e.* La première forme a été parfois employée comme nom propre.

(Vers 209)
Desbrando. — Le préfixe *des* indique la rupture du *brande,* c'est-à-dire du mouvement de la danse, d'où, en ce sens, déroute, débandade.

(Vers 212)
Gabian. — Ce sont les goëlands appelés ainsi en provençal parce qu'ils viennent se poser sur la *gàbi,* c'est-à-dire sur la hune du navire. Le mot est employé aussi de façon familière pour désigner par moquerie les douaniers ou les employés d'octroi qui surveillent le bord de la mer.

(Vers 213)
Vanegavian du verbe *vanega;* c'est une déformation par métathèse du verbe *navega,* naviguer.

(Vers 214)
Broufounié, brefounié, ou *brafounié,* tempête, ouragan. Mistral rattache ce mot au grec, voix grave, mugissement de la tempête.

(Vers 215)
Agoutavian; agouta signifie égoutter, vider, épuiser l'eau qui se trouve au fond d'un navire; l'*agouta* est l'écope avec laquelle on vide la barque.

(Vers 219 et 220)
Gàbi; c'est la hune en forme de cage, *gabié* est le matelot qui se trouve dans la hune, le mot est passé en français avec l'orthographe *gabier.*

(Vers 221)
La costo aràbi. — Mistral semble situer par là la bataille dans le golfe arabique; le mot Arabe est d'ailleurs pris par les Provençaux dans un sens général pour indiquer tout ce qui est exotique.

(Vers 222)
O tron-de-bon goi! — Ce juron qui signifie mot à mot: *tonnerre de bon boiteux* peut être interprété comme une déformation volontaire de *tonnerre de bon Dieu* pour éviter le jurement, le mot *goi* voulant dire, à la lettre, boiteux et n'ayant pas de sens précis en l'espèce, mais on peut y voir une déformation du mot allemand *Goth* qui signifie *Dieu.* On a proposé aussi de rattacher le mot *goi,* au mot hébreu *gohim,* qui signifie *infidèle,* le boiteux étant celui qui ne marche pas droit.

(Vers 223)
Arribo. — Ici Mistral a mis le singulier, bien que le sujet soit au pluriel: trois gros bâtiments; c'est soit une licence poétique, soit une facilité de la grammaire populaire qui considère qu'il s'agit là d'un seul adversaire, bien qu'il y ait trois navires, ou encore l'équivalent du français: “ il nous arrive trois gros bâtiments ”, le provençal n'exprimant pas le pronom avant le verbe.

(Vers 224)
En ribo, mot à mot sur la *rive,* c'est-à-dire ici du côté du bordage de façon à être prêt à l'attaque.

(Vers 224)
Quatecant, aussitôt = *quand et quand,* ou de?**??** et *quando,* combinaison d'un distributif grec avec un temporel latin.

(Vers 225)
Li figo d'Antibo. — Mistral prête ici à Suffren une plaisanterie populaire en comparant les projectiles qu'on envoie aux Anglais à des figues. Antibes, *Antipolis* grecque, située en face de Nice était ville frontière et fortifiée et avait donc des traditions militaires. Mistral parle des figues d'Antibes d'une façon toute différente dans un charmant sonnet des *Iles d'Or* adressé à Mme Guillaumont.

(Vers 226)
Pourgiren, du latin *porrigere,* tendre, fournir; ce verbe a une conjugaison assez irrégulière selon les dialectes. Voir le *Trésor du Félibrige* (Tome II, page 624).

(Vers 228)
Uiau, éclair, se rattache à la racine d'*iue* ou en marseillais *uei,* œil; l'éclair est donc assimilé à un clin d'œil par sa rapidité et son éclat. Le mot *éclair* se traduit aussi en certains dialectes, ou dans les mêmes, par *lamp,* venant du grec, *lampas,* lampe, et par *eslùci,* qui se rattache à la racine de *lux, lacis,* lumière.

(Vers 232)
Cracino. — Le verbe *cracina* indique bien par son harmonie imitative le craquement du bois léché par la flamme. Dans tout ce passage d'ailleurs Mistral accumule les sons sourds en *oun* et *an,* ce qui indique la rage du combat et de l'incendie.

(Vers 233)
Nemi, forme populaire du mot *enemi,* apocope fréquente dans l'usage du peuple qui abrège souvent les mots en supprimant les premières comme les dernières syllabes.

(Vers 234)
Chale: délectation, plaisir; se rattache au verbe *chala,* regarder avec admiration, régaler, réjouir, au réfléchi *se chala,* prendre ses aises, s'épanouir dans le bonheur, se délecter. Mistral dans le *Trésor* propose différentes étymologies, italienne, espagnole, arabe, hébraïque, grecque de ce mot, parmi lesquelles il est difficile de choisir.

(Vers 237)
Cale; le verbe *cala* indique la descente, la cessation, d'où en français *caler* des filets, *caler* les voiles. On appelle en provençal *calado* les rues en pente qui sont généralement pavées pour éviter des chutes ou la descente des terres entraînées par les pluies d'orage.

(Vers 238)
Vougnen vient de *vougne* qui est une forme renforcée de *ougne* venant du latin *ungere,* oindre. Cf. *Vuei* venant de *hodie.*

(Vers 240)
Lampo, s'élance aussi rapidement que l'éclair, *lamp.*

Alabardo, déformation du mot français *hallebarde,* venant lui-même de l'allemand comme beaucoup de termes militaires.

Visplo; vouge, serpe fixée au bout d'un long manche dont on se sert pour couper les herbes et les branches hautes. Cf. le latin *vibia,* perche.

Destrau, grande hache qu'on manie avec la main droite, latin: *dextralis.*

(Vers 241)
Grapin, de la racine allemande *krapen,* accrocher; le grapin sert en l'espèce pour arriver à l'abordage, ce qui était la dernière phase de la lutte maritime à cette époque.

L'ardit. — Le provençal supprime de façon constante l'h aspiré.

(Vers 242)
Arrambage, de *arramba,* accrocher un vaisseau pour venir à l'abordage.

(Vers 244)
Mourtalage, carnage mortel, tuerie.

(Vers 245)
Bacèu se rattache à la racine de *bacela,* battre le linge avec le battoir, du latin *bacellus* ou *bacillus,* bâton, battoir; *bacèu* prend ensuite le sens de coup violent, soufflet, etc...

Chapladis, du verbe *chapla,* couper en morceaux, hacher, latin *capulare.* Cf. français, *chapelure.*

(Vers 246)
Crebis ou *crebas,* coup violent, secousse, fracas, de *creba,* crever.

(Vers 247)
Esclapo et *aclapo* (vers 248), se rattachent tous les deux avec des sens différents à la racine *clap,* qui veut dire morceau de pierre, *esclapa,* voler en morceaux, *aclapa,*

s'effondrer, mettre sous la pierre.

(Vers 249)
Cabusso, de *cabussa,* tomber tête la première, plonger, racine *caput* latin.

(Vers 250)
Arrapo, de *arrapa,* accrocher, prendre, saisir. Mistral le rattache à la racine *arpo,* mais on peut logiquement le rattacher au latin *ad rapere.*

(Vers 253)
Se coupè, se coupa, a ici le sens de s'interrompre; en d'autres circonstances il peut avoir le sens de se contredire.

Rèire vient de *retro* et indique la parenté qui est en arrière en remontant le temps, d'où *l'ancêtre.*

(Vers 256)
Empento, gouvernail, du verbe *empegne,* latin *impingere,* pousser, lancer, d'où le sens de diriger, d'où pour *empento* le sens de gouvernail.

(Vers 257)
Memento, mémoire, venant de *memento,* partie du canon de la messe.

(Vers 260)
Dai, faux, du sanscrit *dal,* adonné le verbe *daia,* faucher.

Enchaple ou *encap,* marteau de faucheur et parfois tranchant de la faux qui a été battue par le marteau, *encapa* ou *enchapla la daio,* battre le tranchant de la faux pour l'aiguiser.

(Vers 261)
Escrapouchina, écraser, écrabouiller, combinaison de *escracha,* écraser et de *espouchina,* même sens = *espousiga,* fouler au pied. Le mot est extrêmement expressif par sa forme même. Peut-être aussi faut-il le rattacher à la racine de *grapaud;* ce serait alors: écraser comme un crapaud.
Les moissonneurs emploient ici, comme il est naturel, une comparaison tirée de leur

métier.

(Vers 263)
S'engimerro, se fâche, se révolte, mot à mot, se cabre comme un cheval vicieux, *gimerro* signifiant, en effet, jumart, animal hybride, mulet rétif, homme brutal et sournois. Le mot doit être probablement rattaché à la racine latine et grecque *chimoera,* chimère, animal monstrueux de la mythologie.

(Vers 268)
Embourgnè, mot à mot rendre borgne, c'est-à-dire, enlever une partie de la vue.

(Vers 269)
Mancavo au singulier = il manquait cent hommes, et non pas: cent hommes manquaient, ce qui comporterait le pluriel.

(Vers 270)
Pèr iue, passa pèr iue, disparaître, sombrer, c'est-à-dire sortir des yeux, de la vue.

Tros, tronçon, morceau, débris, du verbe *troussa,* trousser, rompre, casser.

(Vers 274)
Espeiandrado, formé de *es* et de *peiandro,* haillon, guenille, racine *peio,* du latin *pellis,* peau.
Au chant II, Mireille dira à Vincent:

> *... dins ti peiandro*
> *Pèrque dounc, o Vincèn, m'aparèisses tant bèu?*

(Vers 275)
Galejant, plaisantant, de *galeja,* mot très fréquemment employé en provençal; on peut le rattacher soit à la racine de *gallus,* en latin coq, *galeja* signifiant *coqueter,* avant même de signifier plaisanter, ou bien à la racine *gallus,* gaulois, les Gaulois pouvant passer aux yeux des Romains pour des gens gais, soit au mot de *gala,* qui vient peut-être du mot grec qui signifie rire ou encore à la racine *gaudium,* joie, en latin.
Mistral dans le *Trésor* semble vouloir rattacher le mot à *gallus,* coq, puisqu'il le définit ainsi: “coqueter, faire le fier, montrer qu'on est content par son air, ses propos et ses manières, plaisanter, badiner, railler, goguenarder, berner”, mais au mot *galejado* il

traduit: plaisanterie, gauloiserie, moquerie; il semble donc accepter une sorte de confusion de *gallus,* coq, et de *gallus,* gaulois, les deux sens coïncidant d'ailleurs à merveille. Quoiqu'il en soit de son étymologie, le mot de *galejado* est devenu si usuel qu'il a passé même en français et que tout le monde sait actuellement que la *galejado* est la plaisanterie provençale.
Ici la plaisanterie du Bailli de Suffren correspond bien au caractère provençal qui semble s'excuser en souriant de son sérieux ou de son héroïsme. Il indique en même temps les rapports familiers du chef et des subordonnés qui ont toujours adouci en Provence les frictions entre les classes sociales.

(Vers 276)
Boutas de *bouta,* placer, poser, lancer, vieux français, *bouter,* latin *buttare. Bouto* ou *boutas* indique l'affirmation ou la menace et correspond au français, *allez,* dans certaines expressions semblables.

(Vers 276)
Cambarado, camarade, vient comme le français de *camera,* chambre; compagnon de chambre; le *b* s'est introduit ici par assimilation au *b* qui dans *chambre* facilite la prononciation.

(Vers 277)
Au rèi de Paris. — Il semble qu'il y ait dans l'expression un lointain souvenir de l'indépendance provençale où l'on pouvait encore distinguer le souverain de la Provence et son suzerain, le roi de Paris.

(Vers 281)
Calanco, calanque, abri dans les rochers qui s'applique tantôt à une crique au bord de la mer, tantôt à un creux dans les collines; le mot qui existe aussi sous la forme masculine, *calanc,* signifie tout d'abord l'endroit où le terrain descend brusquement, conformément au sens indiqué plus haut du verbe *cala,* descendre.

(Vers 282)
Sa guerro. — Les marins provençaux ont l'air de considérer qu'ils ont fait la guerre pour le compte du roi et non pour le leur, le sentiment national n'étant pas encore bien formé à cette époque.

(Vers 285)
Se clinaran, de *se clina,* s'incliner, *clina la testo,* courber la tête, du **grec???**.

(Vers 286)
Res, personne, le mot *res,* qui signifie *chose* en latin, a passé en provençal sous deux formes, au cas sujet *res,* qui signifie personne, et au cas régime *rèn,* qui signifie *rien.*

(Vers 289)
Te pourtarian rèi sus lou bout dóu det. — L'expression provençale est ici intraduisible et Mistral s'est contenté forcément d'en donner la traduction littérale en français: — Nous te porterions roi sur le bout du doigt!
L'expression signifie: jouir de la plus haute considération, avoir la faveur publique. C'est peut-être en souvenir de la coutume gauloise de porter le chef sur le pavois.

(Vers 290)
Martegau, habitant du Martigue. Mistral a insisté souvent sur la forme exacte du nom de la ville du Martigue qu'il appelle, dans la note de la page 27 de ce chant, *Lou Martegue, le Martigue,* et non pas *Les Martigues,* ou *Martigues,* comme on le fait dans la nomenclature officielle de l'administration française. Le singulier est en effet d'usage pour le nom de cette ville dans les textes d'archives et il semble que le pluriel lui ait été attribué par la suite, soit à cause de l'*s* qui a pu marquer dans certains textes le cas sujet soit à cause de l'interprétation défectueuse du nom du village, *Châteauneuf-lès-Martigues,* où *lès* n'est pas un article, mais comme dans tous les cas semblables la transformation du latin *latus,* qui signifie *à côté de,* ce village étant situé en effet à quelques kilomètres de la ville du Martigue. Quant au nom de *Martigue,* Mistral propose dans le *Trésor* de le rattacher à *Marthicum stagnum,* l'étang de Marthe, en souvenir de la prophétesse Marthe qui accompagnait le général romain Marius au moment où il opérait en Provence et faisait creuser non loin de l'étang, appelé depuis étang de Berre, le fossé qui a depuis gardé son nom, *Fossa mariana,* et dont le souvenir survit dans le nom du village de *Fos.* D'autres ont proposé de faire venir le nom de Martigue de *morto aigo,* morte eau, équivalent, somme toute, de *Aigues-Mortes,* pour indiquer qu'à cet endroit de l'étang la surface de l'eau est particulièrement calme. (1)
Les Martégaux, ou habitants du Martigue, passent dans le folklore provençal et surtout marseillais pour être particulièrement naïfs et en ce sens sont entrés dans différents contes, dont les conteurs provençaux Pierre Bellot, Roumanille et Mistral se sont faits l'écho; mais ici il n'y a aucune espèce de plaisanterie sur ce mot de *Martegau* puisqu'on attribue à ces habitants du Martigue la chanson du Bailli de Suffren pleine d'héroïsme et de noblesse.

(1) Voir Lucien Dégut, *Martigues.* Marseille, Moullot, 1933 et Ch. Maurras: *L'Etang de Berre.* Paris, Champion.

(Vers 291)
Vesperado ou souvent *vesprado,* de *vesper* (voir plus haut vers 104), *vespre,* soir.

(Vers 292)
Tis, filet de pêche, forme marseillaise *tisse,* roman *tirs,* sans doute de *tira,* filet que l'on tire.

(Vers 294)
Dien; la forme *dien* est d'ordinaire une forme marseillaise que Mistral introduit ici au lieu de la forme *dison,* rhodanienne, peut-être pour la nécessité de la versification. Toutefois on peut la rencontrer même dans le dialecte rhodanien sous la forme *dion,* par chute de l'*s* intervocalique de *dison.*

(Vers 294)
Li gros, expression populaire et pittoresque pour désigner les personnages importants.
La chanson du Bailli de Suffren, qui se termine ici, est un morceau poétique de premier ordre qui peut, à la rigueur, se suffire à lui-même et se détacher du poème. Mistral, sentant qu'en ce sens il pouvait peut-être faire longueur, l'a très habilement coupé vers le milieu en faisant reprendre la parole aux laboureurs et puis à Maître Ambroise.
Au point de vue de l'action ce morceau a toutefois l'avantage de poser, dès le début, de façon noble et héroïque le personnage de Maître Ambroise. C'est le souvenir de ces combats auxquels il a pris part qui lui donnera le courage de faire au chant VII sa démarche auprès de Maître Ramon et c'est en effet ce souvenir qu'il rappellera, non sans fierté, lorsque Maître Ramon aura l'air de le mépriser.

(Vers 297)
Amarino ou *aumarino,* osier jaune; Mistral propose dans le *Trésor* de rattacher le mot à *ambre* qui désigne dans le Forez l'osier jaune et qui serait ainsi appelé à cause de sa couleur ambrée. L'étymologie reste très douteuse.

(Vers 301)
Muta, latin *mussare,* dire son mot.

(Vers 302)
Li bouco. Le mot *bouco* employé au pluriel a le sens de *lèvres,* alors qu'au singulier il a comme en français le sens de bouche.

(Vers 303)
Long-tèms après lou cant escoutavon enca. — Par ce beau vers plein d'allitérations et d'assonances, Mistral indique bien le silence un peu mélancolique et plein de pensées diverses qui suit la chanson.

(Vers 304)
Quand Marto fielavo. — Mistral dans la note qu'il donne à propos de ce vers explique l'expression: " *Quand Marthe filait* ", en évoquant le souvenir de Marthe, sœur de Marie, qui vint, comme on le sait, évangéliser le lieu appelé depuis Tarascon. Il semble que, la quenouille étant en quelque sorte le symbole des bonnes ménagères, cette allusion indique, dans l'expression populaire, le bon vieux temps.

(Vers 309)
En franchimand, en français, le mot *franchimand* vient très probablement de l'anglais *frenchman,* signifiant *français* et sans doute a-t-il été importé en Provence, à travers le Languedoc, de la Gascogne où les Anglais, on le sait, ont résidé pendant de longues années d'occupation. L'apostrophe de Maître Ambroise prouve que dès ce moment-là les chansons françaises ont commencé à concurrencer victorieusement en Provence les chansons provençales.

(Vers 310)
Quicon, quelque chose, latin *quicumque. Quicon* est plutôt languedocien que provençal, le provençal employant plus volontiers *quaucaren* venant du latin *qualisque* et *rem,* mais Maître Ambroise étant originaire de Valabrègue qui, bien que sur la rive gauche du Rhône, fait partie du Languedoc, comme nous l'avons expliqué, il est assez naturel que son langage soit influencé par le dialecte languedocien.

(Vers 313)
Raiòu, le jet de l'eau, du verbe *raja,* couler (voir plus haut vers 87).

(Vers 314 et 315)
Couladisso et *penjadisso,* ces suffixes en *dis* ou *disso* sont usités en provençal pour indiquer un état permanent et une sorte de consentement des choses à leur état.

(Vers 316)
Zounzouna, bourdonner, fredonner, murmurer, de *zounzoun* qui est une onomatopée.

(Vers 317)
Miòu, mulet, la forme *muòu* employée dans le dialecte marseillais est plus répandue dans toute la Provence que la forme rhodanienne employée ici (latin *mulus*).

(Vers 317-318)
Souleto, risouleto, deux diminutifs qui riment entre eux, mais à vrai dire ces diminutifs ne peuvent pas être employés sous une autre forme, et par conséquent ne constituent pas essentiellement une faiblesse dans la rime.

(Vers 319)
Ambroi, forme contractée d'*Ambròsi* (voir plus haut l'introduction).

(Vers 323)
Cabridello, aster, seneçon, se rattache à la racine de *cabrit,* soit parce que les chèvres aiment cette plante, soit parce qu'elle a, par sa forme et sa mobilité, une sorte d'air capricieux qui l'a fait comparer à la chèvre.

(Vers 323)
Galoi, joyeux, se rattache à l'une des racines d'où peut venir *galeja* (voir plus haut, vers 275).

(Vers 325)
Bourrèio, bourrée, fagot. Mistral ne semble pas très fixé, dans le *Trésor,* sur l'étymologie du mot, il propose d'abord de la rattacher à la racine grecque, combustible, et ensuite à *bouire,* qui se rattache à la racine de bourrelet et de *bourro.*

(Vers 326)
Adouba, adouber, bas latin *adobare,* venant sans doute de *ad opus,* arranger, disposer, accommoder; vieux français: adouber, armer un chevalier.

(Vers 329)
Vot et plus souvent *voto,* fête votive.

(Vers 329)
Roumavage, fête votive. Primitivement pélerinage, de *roumiéu,* pèlerin et tout d'abord pèlerin de Rome, plus généralement ensuite tout pèlerin; le mot suivant les dialectes prend diverses formes, et la forme *romerage, roumerage* est une des plus employées. Le nom de *roumiéu* est devenu nom propre comme en arabe le mot *hadj* qui signifiait primitivement pèlerin de la Mecque.

(Vers 330)
Nautre, sourtèn jamai de noste pijounié! — Vers charmant et mélancolique qui indique bien l'admiration naïve de Mireille pour le garçon qui a vu du pays, alors qu'elle n'est jamais sortie de son mas.

(Vers 331)
Madamisello. — Vincent d'une condition inférieure à Mireille, fille de maître Ramon, qui est propriétaire d'un mas important, traite la jeune fille avec considération et, avant de l'appeler par son nom ainsi qu'il le fera plus tard, l'appelle tout d'abord *Mademoiselle.*

(Vers 332)
Enterigo, agacement des dents, parfois colique, dépit, jalousie, Mistral dans le *Trésor* considère que le mot complet est *denterigo,* indiquant par là qu'il s'agit en effet primitivement d'un agacement dentaire.

(Vers 332)
Grounsello ou plus souvent *grousello,* groseille.

(Vers 333)
Tant vous levas la set que de béure au boucau. — Ce vers n'est pas très clair à première vue et signifie sans doute que l'on peut apaiser sa soif en suçant des groseilles, bien que

cela vous agace les dents, aussi bien qu'en buvant au pot, et c'est une façon de dire que malgré ses ennuis et ses dangers le voyage est tout de même agréable. C'est ce que Mistral exprime de façon plus claire dans les vers suivants. (1)

(1) Mistral a remanié ce texte, qui semble lui avoir donné quelque peine à établir. Voir plus bas *Variantes.*

(Vers 333)
Boucau, ouverture, de *bouco,* goulot du vase, vase, français *bocal,* latin *bucalis* venant de *bucca,* bouche.

(Vers 338)
Estivo, dès que l'été est venu; *estiva,* être en été, passer l'été, français: estiver.

(Vers 340)
Enrasina, les fleurs d'oliviers ont en effet l'aspect de petites grappes de raisins. Cf. *Calendal.* Chant IX, vers 4: *enrasina lis óuliveto...*

(Vers 341)
Emblanquesido, les oliviers couverts de leurs fleurs ont en effet une teinte plus claire qu'à l'ordinaire.

(Vers 342)
Frais, frêne, latin *fraxinus.*

(Vers 343)
Cantarido, la chasse à la cantharide était pratiquée lorsque les apothicaires les achetaient pour les vésicatoires, c'est ce qui est expliqué dans la strophe suivante: “ On nous les achète aux boutiques. ” (V. plus haut, l'introduction).

(Vers 346)
Garrigo. — Mistral explique lui-même ce mot dans sa note, lande où il ne croît rien que des chênes nains (*garrus,* racine celtique).

(Vers 347)
Vermet, kermès, insecte, petit ver qui attaque le chêne.

(Vers 347)
Clar, ce sont des étangs dont la couleur claire au milieu de la lande explique le nom.

(Vers 348)
Tiro-sang, les sangsues employées à cette époque pour tirer le sang en cas d'apoplexie et pour remplacer la saignée. (V. plus haut, l'introduction).

(Vers 348)
Le mot *bravo* est pris ici dans le sens d'agréable; ce mot a un emploi très étendu en provençal pour indiquer la bonté et les diverses qualités des êtres et des choses. (Voir plus haut vers 158).

(Vers 349)
Esco venant du latin *esca,* ver de sable, employé communément par les pêcheurs provençaux comme appât.

(Vers 351)
Iruge (voir plus haut, l'introduction).

(Vers 351)
Empega, coller, de *pego,* qui signifie colle, poix, latin *picæa.*

(Vers 352)
Li Santo. — Les Saintes-Maries-de-la-Mer, appelées familièrement en provençal *Li Santo.* C'est ici la première allusion littéraire au célèbre pèlerinage du 25 mai, devenu plus célèbre encore depuis que Mistral l'a signalé de la sorte. Mistral donne une longue note à ce sujet, ce qui prouve l'intérêt qu'il porte à ce pèlerinage qui est en effet essentiel dans son poème et qui en a fait, en grande partie, le succès. (Voir aussi ses *Mémoires,* chapitre XIV).

(Vers 353)
Pauro; par le mot *pauvre* Vincent semble plaindre Mireille de n'avoir jamais vu le pélerinage des Saintes-Maries.

(Vers 354)
Li *malandrous,* les gens qui ont la *malandro,* maladie de langueur, de *mal-ana* (ou *andare,* italien).

(Vers 357)
Es-vòto, forme populaire du mot latin *ex-voto,* qui doit être prononcée à la provençale, avec l'accent sur le premier *o* de façon à former une rime feminine qui s'accorde avec les rimes précédentes.

(Vers 360)
Espectacle, le provençal suit ici la loi ordinaire, entravée par les grammairiens français, qui veut que le groupe *sp* ou *st* soit facilité dans la prononciation par un *e* de soutien. Français populaire *estatue, estation.*

(Vers 361)
Malautounet. — Il y a là un double diminutif qui n'est pas rare en provençal.

(Vers 362)
Sant Jan-Batisto, allusion aux tableaux où l'on représente Saint Jean-Baptiste aux côtés de l'Enfant Jésus avec une figure ronde et des cheveux frisés.

(Vers 365)
Banet, de *bano,* corne, racine celtique *penn.*

(Vers 367)
Li caisso, mot à mot, *les caisses.* C'est le terme populaire pour designer les châsses où sont conservés les ossements des Saintes-Maries; ces ossements ont été recueillis d'abord en 1448 par les soins du Roi René, mais les châsses du XVe siècle ont été détruites pendant la Révolution; sous la Restauration ce qu'on avait pu sauver des reliques a été enfermé dans d'autres châsses qui existent encore et qu'on fait descendre de la chapelle haute dans l'église basse des Saintes-Maries le 24 mai, pour les faire

remonter le 25 mai. (Voir *Notice historique des Saintes-Maries-de-la-Mer,* par M. le Chanoine Chapelle, Marseille, 1926).

(Vers 368)
Davalavon, davala, descendre de *avau,* c'est-à-dire marcher dans le sens de la vallée. Cf. français, en aval.

(Vers 369)
Eilamoundaut, formé de *eila,* de *amount* et *daut* = au loin, là-haut, là-haut, triple répétition pour indiquer l'éloignement.

(Vers 369)
Agrouva, de *ad, curvare,* assis sur les talons, courbé, accroupi.

(Vers 370)
Tourtouiero, câble qui se tord sur lui-même (*torquere* latin).

(Vers 371)
Moulavo, moula, devenir mou, lâcher, céder en parlant d'un câble.

(Vers 372)
Broutiero, taillis d'osier de *brouto,* rejeton, *brout,* jeune pousse. Cf. français broutille.

(Vers 375)
Mistoulino, mistoulin, fluet, délicat, transposition par métathèse de *moustelin,* venant de *moustelo,* belette, latin *mustella.* Fluet, mince et souple comme une belette.

(Vers 376)
Enfantounet, c'est encore ici, comme plus haut, *malautounet,* un double diminutif.

(Vers 380)
Post, planche, poutre, latin *postis;* le vers, coupé de façon romantique en trois morceaux de quatre syllabes chacun, indique bien par son allure même le geste désespéré du

naufragé qui essaye de se raccrocher à une planche.

(Vers 381)
Aganto; aganta, attraper, de *a* et *gant* = le français gant et par extension, coup de la main, soufflet — vieil allemand *wante.*

(Vers 383)
Afecioun, indique l'ardeur avec laquelle on fait quelque chose, *afeciouna,* ardent, passionné. Cf. *aficionado,* espagnol, pour indiquer ceux qui ont la passion des courses de taureaux.

(Vers 388)
Moun agneloun banet. — Mistral répète à dessein, selon le procédé homérique, une partie du vers 365.
Il emploiera ce procédé plus d'une fois dans son poème (notamment au chant IX).

(Vers 391)
Chin, le mot chin venant de *chien* par déformation du français, est une forme patoisée. La forme originale provençale était le mot *can,* encore usité dans certains dialectes, venant du latin *canis.*

Serpatas, le suffixe *as* est en provençal un péjoratif ou un augmentatif; ici il est à la fois tous les deux.

(Vers 394)
Despoutènto, de *des* et *potere,* infinitif bas-latin de *possum;* le mot signifie donc: enlever à quelqu'un son pouvoir, ses forces.

(Vers 395)
Soulas. — Le mot employé aussi en vieux français vient du latin *solatium,* consolation.
Ce récit de Vincent, où pour la première fois dans le poème apparaît le pèlerinage des Sainte-Maries, n'est pas un hors-d'œuvre, il est essentiel à l'action, puisque c'est en souvenir de ce récit que Mireille au chant VIII prendra la résolution de s'enfuir de son mas et de traverser la Camargue pour aller implorer le secours des Saintes dans leur sanctuaire.

(Vers 396)
Fusavo, le verbe *fusa* indique l'écoulement rapide, comme le français fuser.

(Vers 399)
Palunaio, le suffixe *aio* est employé dans un sens collectif et parfois péjoratif.

(Vers 401)
Machoto, chouette. Mistral dans le *Trésor* propose de rattacher le mot au grec, qui a les oreilles courtes, mais il faut remarquer que le mot hibou se dit en provençal *chot,* mot que Mistral rattache au latin *scops,* le mot *machoto* semble plutôt le féminin de *chot* en composition avec le possessif.

(Vers 401)
Pantaio, du verbe *pantaia,* dont l'origine est *pantai,* venant probablement du grec.

(Vers 402)
Apoundié, du verbe *apoundre,* de *ad pondus,* mot à mot " ajouter un poids à " et plus généralement " ajouter ".

(Vers 403)
Lono, lagune, mare, vieux français *losne,* bas-latin *lona,* latin *lacuna;* cette dénomination s'applique aux flaques d'eau qui occupent les anciens lits du Rhône dans tout le pays arlésien.
Les vers 403 et 404 peuvent être rapprochés par leur forme des vers de la *Communion des Saints* (*Iles d'Or*):

A niue s'un cop la luno douno
Subre li lono e dins li prat.

A remarquer que Mistral emploie ici la forme *douno* et dans *Mirèio* la forme *dono,* selon les nécessités de la rime.

(Vers 406)
Joio. — Le mot *joio,* signifie tantôt joie et tantôt joyau, bijou donné en récompense, et plus généralement récompense, *gagna li joio,* gagner les prix; du latin *jocus.*

(Vers 408)
Ninoio, la fillette, le mot se rattache à *nino* qui signifie en languedoc petite fille, poupée, grec.

(Vers 410)
L'Esplanado; il y a dans toutes les villes du Midi une grande promenade généralement plantée d'arbres appelée l'*Esplanade,* bas-latin *splanata.*
A Nîmes, l'Esplanade est particulièrement large et ombragée; le nom de Nîmes était cher à Mistral par les souvenirs qu'il avait gardés de son premier succès scolaire au baccalauréat qu'il y avait passé en 1847. (Voir ses *Mémoires,* chapitre VIII). C'est à Nîmes qu'en 1859 d'ailleurs *Mireille* devait connaître son premier succès public. Mistral semble toujours s'être préoccupé de rattacher Nîmes à la Provence, étant donné d'ailleurs que son dialecte est assez semblable au provençal et que par ses souvenirs romains la ville s'apparente à Arles. (1)

(1) Voir Emile Ripert: *Avec Mistral sur les routes de Provence,* in-8, (Dragon et Detaille). Marseille-Aix 1931.

(Vers. 412)
Amoulouna, formé de *mouloun* = tas, rassemblé en tas, *mouloun* étant de lui-même un diminutif de *molo* venant de *molis,* latin.

(Vers 413)
Péu, latin *pilus,* poil, à distinguer de *pèu,* du latin *pellis,* peau.

(Vers 415)
En péu, en cheveux, nu-tête.

(Vers 415)
Descaus, déchaussé, *à pèd descaus,* pieds-nus. Cf. le français deschaux, dans l'expression, Carmes deschaux ou déchaussés.

(Vers 416)
Proun est employé ici dans le sens de assez nombreux.

(Vers 416)
Mitan, milieu, latin *medianum,* le mot existe aussi en vieux français. (Voir plus haut vers 58).

(Vers 424)
T'avié, ici le *te* est explétif et indique que le narrateur prend pour témoin de façon expressive celui auquel il parle.

(Vers 425)
Lou Senescau Jan Cueisso, le sénéchal Jean de Cossa. Ainsi que Mistral l'explique dans sa note, c'était un Napolitain qui avait suivi en Provence le roi René et que ce roi avait nommé grand sénéchal de Provence; il mourut en 1476 et ne fut remplacé dans ses fonctions qu'en 1480, quelques mois avant la mort du Roi René, par Pierre de la Jaille. Jean de Cossa est enterré dans la crypte de l'église de Sainte-Marthe à Tarascon, où le roi René avait, on le sait, un château. Il paraît avoir été un grand bel homme, ce qui explique le souvenir que les Provençaux en avaient gardé, et que Mistral fait traduire ici de façon naïve par Vincent. Son nom de *Cossa* a été déformé de façon plaisante en *cueisso,* et il avait d'ailleurs fait lui-même une plaisanterie sur son nom de *Cossa, cuisse* (en italien, *coscia,* latin *coxa*), en mettant une cuisse dans son blason.

(Vers 426)
Estanié, dressoir où l'on place les plats d'étain ainsi que le nom l'indique.

(Vers 428)
Cherpo, écharpe, allemand *schaerpe.*

(Vers 429)
Traficho, latin *transfixa,* gros clou qui sert à fixer les poutres.

(Vers 430)
L'arc-de-sedo, l'arc-en-ciel, mot à mot l'arc-de-soie par la comparaison des couleurs de l'arc-en-ciel avec les reflets d'une étoffe de soie.

(Vers 430)
Espandi, latin *expandere.*

(Vers 432)
Carga sa vèsto, le provençal emploie le verbe *carga,* charger, pour indiquer que l'on met une veste, des souliers, des pantalons. Le mot est resté en français comme terme de marine, *carguer les voiles.*

(Vers 434)
Traco, du bas latin *traca,* paquet, pile, d'où extraction: *de basso traco,* de basse extraction. Ici de *primo traco* est traduit par Mistral de race déliée, *primo* signifiant de première qualité, d'où mince, délicat.

(Vers 437)
Agarri, attaquer, provoquer, vexer, latin *ad garrire.*

(Vers 439)
Gàrri, rat, de l'adjectif *garre* qui signifie gris fauve, venant probablement de *varius* = de couleur changeante.

(Vers 441)
Dau, interjection qui est destinée à exciter le courage des gens. (Voir plus haut, vers 154).

(Vers 443)
Roure, du latin *robur,* chêne, vieux français *rouvre.*

(Vers 444)
Perdigau, perdreau, du latin *perdicalis.*

(Vers 446)
Aplanta, arrêter, fixer; *aplanto-te,* arrête-toi de *a* et de *planta,* planter.

(Vers 447)
Liga ti courrejoun. — Lier les courroies de ta chaussure; ainsi que Mistral l'indique dans sa note, il s'agit d'une expression proverbiale pour dire: tu peux te préparer à courir vite.

(Vers 449)
Estrema, enfermer, serrer, mettre à l'abri, de *estremo,* venant du latin *extremus,* c'est-à-dire, mettre tout à fait dans un coin, à l'extrémité de...

(Vers 449)
Mouledo, muscles, charnure; Mistral propose de le faire venir de *moudelo,* par métathèse, *moudelo* venant lui-même de *medulla,* moëlle, chair, pulpe. Il semblerait plus naturel de le faire venir de la racine *moles,* mase. Cf. *mouloun.*

(Vers 450)
Braieto, diminutif de *braio,* vieux français *brayes,* braies, venant du latin *braccae,* qui désignait le vêtement inférieur des Gaulois. La Gaule méridionale était, on le sait, appelée par les Romains *Gallia braccala.*

(Vers 450)
Cascavèu, bas-latin *cascavellus,* grelot, hochet d'enfant, de *casca* qui signifie secouer, latin *cascus, caducus.*

(Vers 454)
Trefouli, de *tre* augmentatif et de *fòu,* fou, plein d'un enthousiasme fou.

(Vers 454)
Petelego peut se rattacher à la racine de *petela* ou *petena,* piétiner, qui vient lui-même de *petoun,* diminutif de *pèd,* pied. Mistral donne le mot dans le *Trésor* sous la forme *petego* ou *petelego,* mais il le rattache au latin *petigo,* démangeaison, et lui donne le sens d'envie qui donne des démangeaisons.

(Vers 457-458)

Coume un lamp
Tóuti tres avalan la plano!

Dans ces deux vers Mistral imite, par la coupe elle-même et le rejet d'une strophe à l'autre, le mouvement des coureurs qui se précipitent. Cet enjambement de strophe à strophe est rare dans *Mirèto;* Mistral l'a employé plus souvent dans *Calendal* pour varier ses effets.

(Vers 459)
Tè tu, té iéu, interjections vives qui imitent à merveille la rivalité des coureurs qui se pressent l'un après l'autre pour gagner l'enjeu.

(Vers 459)
Andano, se rattache à la racine de *ana* ou *andare,* italien, et signifie par conséquent allée.

(Vers 459)
Póusso, poussière, du latin *pultis,* bouillie.

(Vers 459)
Embarro, signifie mot à mot enfermer entre des remparts (*bàrri*) et par extension enfermer, envelopper.

(Vers 460)
Tubo, de *tuba,* fumer, grec, vapeur; le mot *tuba* est souvent employé, comme le français *fumer,* pour exprimer l'indignation dans un sens figuré.

(Vers 461)
Estubo, bas-latin *stuba,* étuve, brouillard; *estuba,* étuver, enfumer; le mot se rattache d'abord à la racine de.

(Vers 462)
Vanc, élan, le mot s'écrit parfois sans *c* sous la forme *van,* Mistral rapproche le mot de l'anglais *banc,* coup, ou de l'italien *vanno,* aile, et de l'anglais *wing,* qui signifie aussi aile.

(Vers 462)
Atuba, allumer; les trois mots, *tubo, estubo* et *atubo,* se rattachant somme toute à la même origine, fournissent trois rimes qui sont riches pour l'oreille, mais qui sont faibles au point de vue du sens, puisqu'elles sont en somme faciles à rapprocher et nous présentent une même racine, rimant avec elle-même.

(Vers 466)
Fouletoun, feu follet, farfadet, racine *fòu.*

(Vers 467)
Abrivave; abriva signifie s'élancer, *a* augmentatif et *briéu,* impétuosité, rapidité, cf. italien *brio;* on appelle *abrivado,* dans le langage tauromachique, l'arrivée des taureaux qu'on lance dans les rues des villages, escortés par des cavaliers.

(Vers 468)
Blave, en allemand *blau,* bleu, d'où le sens de *blême.*

(Vers 470)
Darbouna signifie fouiller le sol, remuer la terre comme les mulots, appelés en provençal *darboun* (hébreu, *darbon*). Ici le sens a passé à celui de *mordre la poussière.*

(Vers 470)
De mourre-bourdoun, la face contre terre, expression composée de *mourre* qui signifie face, museau (hébreu, *mare,* visage) et *bourdoun,* bourdon, bâton de pélerin et par extension carré de terre compris entre quatre bâtons.

(Vers 472)
Chivau-frus, Mistral dans sa note donne l'explication de cette expression. Les *chivau-frus,* chevaux de carton peint que maniaient des cavaliers dont les jambes étaient cachées par une robe, dansaient surtout à Aix lors de la procession de la Fête-Dieu réglée par le roi René.

(Vers 475)
Ratello, rate, diminutif de *rato,* rate; on sait que la course rapide passe pour fatiguer la rate, d'où l'expression *se fouler la rate;* c'est pourquoi on disait des gens, qui étaient

capables de courir vite, qu'ils n'avaient pas de rate.

(Vers 477)
Mouriès, village situé dans la plaine arlésienne au pied des Alpilles, non loin de Maussane, des Baux et de Fontvieille où Mistral situe l'action de son poème.

(Vers 478)
I'afloco, de *aflouca,* affluer, battre, en parlant des flots.

(Vers 479)
Brulavon de; on dit aussi en français brûler, quand on approche du but; le provençal comporte ici une sorte de génitif explétif.

(Vers 479)
Toco, ou *toc,* ou *to,* tronc, souche placée pour marquer un but; peut aussi se rattacher à la racine de toucher, *touca.*

(Vers 480)
Landa, courir précipitamment; Mistral propose de rattacher le mot à l'italien *andare.*
Dans ce vers Mistral a placé la coupe à la dixième syllabe pour bien marquer l'élan du coureur:

Ma bello, aguessias vist landa lou cri... Ves-lou!

On voit très bien Vincent s'animer en courant, mimer la course avec force gestes (*ço que disié lou brassejavo,* dira plus loin Mistral) et dans son ardeur appeler familièrement Mireille *ma bello,* expression d'ailleurs courante et qui n'implique ni galanterie excessive ni manque d'égards. (1)

(1) Voir aux *Variantes* la manière dont Mistral a travaillé et amélioré tout ce passage.

(Vers 481)
Sèrvi, le mot est plus souvent employé sous la forme *servo* du verbe *serva,* latin *servare,* qui signifie réservoir, bassin, vivier, parc pour le gibier.

(Vers 482)
Lèbre, du latin *lepus, leporis,* le mot en provençal est du féminin.

(Vers 482)
Cèrvi, du latin *cervus,* cerf.

(Vers 484)

Lagalanto s'alongo en ourlant coume un loup.

Ce vers est plein d'allitérations et d'assonances qui lui donnent une harmonie imitative extrêmement expressive.

(Vers 485)
Gloio; Mistral emploie ici une forme proprement rhodanienne, alors qu'ordinairement il emploie plus souvent la forme *glòri,* plus correcte en effet et plus proche du latin *gloria;* c'est sans doute pour la rime avec *joio* que Mistral emploie de préférence ici cette forme, rare chez lui.

(Vers 490)
Palet; les palets sont des sortes de cymbales que l'on frappe en signe de joie l'une contre l'autre.

(Vers 490)
Dindo de *dinda,* tinter, latin *tinitare.*

(Vers 491)
Auboi, français hautbois, Mistral propose de le rattacher à l'hébreu *abube.*

(Vers 451)
Fè; la forme *fè* est une forme marseillaise, alors que la forme rhodanienne est *faguè;* Mistral l'emploie ici pour la commodité du vers, il se peut d'ailleurs que cette forme soit usitée çà et là, même dans les villages de dialecte rhodanien.

(Vers 452)
Agroumeli, ou *agroumela,* mettre en grumeaux, d'où rouler sur soi-même, accroupi, racine *groumèu,* grumeau, de *grumo,* latin *grumus.*

(Vers 453)
Trapé, trépignement, grec.

(Vers 453)
Aubouravo, de *auboura,* élever, racine *arbor,* arbre, élever comme un arbre.

(Vers 455)
Pouncho, de *pouncha,* piquer, aiguillonner, latin *punctare.*

(Vers 456)
Escorno, affront, insulte, anglais *scorn.*

(Vers 456)
Councho, councha, salir, souiller, au sens physique et au sens moral. Cf. vieux français: *conchier.*

(Vers 458)
Autin, treille, vigne élevée sur des échalas, racine *aut.*

(Vers 458)
Begudo (voir vers 179).

(Vers 460)
Reno, étymologie *rana,* grenouille, plainte semblable au coassement de la grenouille d'où *rena,* se plaindre, *renaire,* qui se plaint. (Voir vers 149).

(Vers 462)
Areno; bien qu'*areno* soit un mot féminin, l'adjectif *grand* conserve la forme du masculin qui est d'ailleurs commune au masculin et au féminin, dans l'ancien provençal,

ainsi que dans l'ancien français, comme dans l'expression, grand route, grand messe, grand mère, etc... On sait par ailleurs que le mot *areno* vient de *arena,* indiquant le sable de la piste où courent les taureaux. Mistral a maintenu ici l'*s* du pluriel pour la liaison et pour l'euphonie, bien que les Félibres, on le sait, n'écrivent pas d'ordinaire cet *s* pluriel, quand il ne se prononce pas.

(Vers 465)
Trampelavo, trampela, trembler, chanceler, combinaison de deux verbes, *tremoula,* trembler, et *rampela,* battre le rappel, faire trembler, trembler.

(Vers 466)
Arranca, arracher, déraciner, latin *eruncare.*

(Vers 466)
Esquerlo, sonnette, allemand *schelle.*

(Vers 467)
Esbréuna, ou *esbrena,* briser, émietter, pulvériser, de *es* et *bren,* anglais *bran, son.*

(Vers 469)
Assiéuno; ce mot dont la racine est le latin *assignare,* marquer d'un signe, se rapporte, d'après Mistral, à l'ancien usage provençal de mettre des signes sur les vêtements des femmes de mauvaise vie, d'où attifer, arranger, parer.

(Vers 472)
Esquicho, du verbe *esquicha,* formé de *es* et de *quicha,* qui indique l'effort, presser, serrer, pincer, *quicha lou rasin,* fouler le raisin.
Mistral rapproche le mot du mot *cacha,* presser, et du grec, couper.

(Vers 473)
Descapela, enlever la tête de, étêter, en parlant des plantes.

(Vers 477)
Ouire, outre, latin *uter.*

(Vers 477)
Boudenfla, enflé, bouffi, racine *boudenfle,* combinaison de *bouto,* qui signifie tonneau, et de *enfla,* enfler.

(Vers 479)
Fasié desplego, faisait le déploiement; l'expression indique bien le désir naïf que Vincent a d'étonner la jeune fille qui l'écoute par ses propos et ses récits de voyage comme il se sent inférieur à elle dans sa condition sociale, il se fait valoir d'une autre manière; c'est pourquoi le récit de la course de Nîmes qui pourrait paraître un hors-d'œuvre dans l'action, a tout de même son utilité, puisque c'est ainsi que de plus en plus Vincent excitera l'admiration et l'amour de Mireille. C'est là ce que Mistral exprime d'ailleurs dans les trois dernières strophes de son chant qui nous montrent l'animation de Vincent pendant son récit et l'admiration naïve de Mireille à son égard.

(Vers 480)
Rouito, la coloration des joues, allemand *roth,* rouge.

(Vers 482)
Brassejavo, mot à mot: il mimait avec ses bras. Mistral indique par là l'habitude familière qu'ont les Provençaux d'ajouter le geste à la parole.

(Vers 484)
Ruscle ou *rascle,* pluie qui fouette, pluie battante, averse, probablement contraction de *regiscle,* rejaillissement.

(Vers 484)
Reviéure, herbe qui repousse, le mot s'explique naturellement par le verbe *reviéure,* revivre.

(Vers 485)
Grihet, grillon, racine *gril,* latin *gryllus.*

(Vers 485)
Mouto, motte, bas-latin *mota,* racine *moure,* de *movere,* mouvoir la terre soulevée en morceaux, donc en mottes.

(Vers 488)
Calamo, du grec, relâchement, cessation, relâche, le mot est aussi employé sous la forme *caumo.*

(Vers 490)
Ramo, la ramée, les petites branches coupées pour le feu.
La strophe peint à merveille le calme et la douceur d'une nuit d'été.

(Vers 497)
Escouten l'encaro. — Ici comme dans le vieux français Mistral pratique l'élision du pronom devant une voyelle.
Cette dernière strophe marque bien le sentiment de Mireille et de ses parents vis-à-vis de Vincent. On le considère comme de condition inférieure, mais on l'admire pour son intelligence et sa facilité de parole.
Dans ce premier chant du poème le décor de l'action se trouve donc évoqué de la plus heureuse manière, en même temps que les principaux personnages, avec leurs caractères nettement marqués. C'est une excellente exposition qui nous prépare admirablement au développement de l'action qui va suivre.

VARIANTES

Nous possédons du chant I de *Mireille* un texte écrit de la main de Mistral qui présente quelques différences avec le texte imprimé. Cette version avait été donnée par Mistral à son imprimeur, François Seguin, et celui-ci l'avait transmise à son gendre, M. Camman, notaire à Tarascon, qui l'a léguée au Musée du Palais des Papes d'Avignon. Une épreuve photographique en a été établie par les soins de Mme de Flandreysy et se trouve au Palais du Roure, à Avignon. D'après cette épreuve, que Mme de Flandreysy a bien voulu me communiquer, je donne ici les passages qui diffèrent du texte imprimé. On se rendra compte par comparaison que Mistral, au moment même de faire imprimer son poème, a retouché encore bien des vers; c'est d'ailleurs la constatation que l'on peut faire également au *Museon Arlaten* en examinant le manuscrit de *Mireille* qui y a été déposé par Mistral et qui comporte pour l'ensemble du poème un certain nombre de variantes.
Pour le premier chant il n'y a pas d'autres variantes que celles qui figurent aussi dans le

texte du Palais des Papes et que je signale ci-dessous.
La première strophe comporte une variante importante que nous pouvons déjà connaître par une lettre de Roumanille à Victor Duret. (Voir *Le Centenaire de Diez* et plus haut, vers 1).
Cette variante semble indiquer que pour Mistral l'objet principal de son poème est tout d'abord de raconter une histoire d'amour, mais à mesure que ce poème se développe, il s'aperçoit qu'il est devenu le poème national de la Provence et il modifie son texte en conséquence.
Première strophe:

Cante une chato que, pecaire!
Noun pousqué 'vé soun calignaire
Dempièi soun mas de Crau enjusqu'i bord sala.

Dans la suite de la strophe Mistral substitue à son sixième vers:

De masié, de gènt de la terro,

un vers plus gracieux et plus harmonieux.

A la deuxième strophe, vers 4 et 5, Mistral substitue son texte actuel à deux vers assez plats qu'il a bien fait de corriger:

Iéu, me siéu di dins ma pensado
D'espandi sa malemparado
Dins nostro lengo mespresado.

A la troisième strophe, vers 1, Mistral remplace un: *Diéu d'amour,* impersonnel et facile, par: *Tu, Segnour Diéu,* qui a plus de noblesse et de solennité.
A la cinquième strophe, vers 3, Mistral modifie son vers:

Iéu vese en barbelant pendoula dins lou cèu

d'une façon heureuse, bien qu'ici la différence entre les deux textes soit moins appréciable que précédemment.
Dans la même strophe en ce qui concerne la traduction du vers 1, Mistral substitue “ *cette branchette* ” au texte qu'il avait mis précédemment, “ *cette charmante branche* ”, charmante étant destiné à traduire, de façon que Mistral a dû juger excessive, le sentiment du diminutif.

Septième strophe: Il n'y a dans la traduction qu'une variante qui semble se rapporter à un texte différent de celui que nous avons aujourd'hui. Mais nous n'avons pas ce texte, Mistral ayant dû recopier sans doute la page provençale, alors qu'il se contentait de corriger la page française.
Un premier état de la traduction dit, en effet:
“ Un jour qu'ils avaient sur le dos — leurs longs faix de scions d'osier — et qu'ils

allaient par la Crau: — Père, dit Vincent, il me semble que le temps se ceint de nuages! — Voyez-vous, là-bas, ce rempart de vapeurs?... — En traversant le long des limites des champs, — au Mas des Falabrègues nous arriverons à temps. ”

Dans une lettre du 8 juillet 1852, écrite par Mistral à J.-B. Gaut, du mas du Juge, Mistral donne du début de *Mirèio* un texte un peu différent de son texte imprimé et même du texte du manuscrit Seguin.
Voici les trois premières strophes:

Dela dóu Rose, entre li pibo
E li sauseto de la ribo
à-n-un paure *masé* pèr l'aigo rousiga,
un panieraire demouravo
qu'emé soun drole pièi passavo
De mas en mas e pedassavo
Li canestello routo e li panié trauca.

Un jour qu'avien dessu l'esquino
Soun fai de longuis amarino
e qu'anavon i mas: Paire, faguè Vincèn,
Que noun passen au mas di pruno?
Toutaro vai toumba la bruno
e vole pas vèire la Luno
au fioc de Sant-Ansèume alluma soun creissèn.

Au mas di pruno an douge miolo,
Tóuti de la meno espagnolo,
An uno bello font que rajo à-n-un pesquié;
Au mas di pruno an dins soun iero
un feneiròu, 'mé dos paliero,
an de renguiello de pruniero
emé lou fresqueirun di grand falabreguié...

Mistral après avoir cité ces vers ajoute: — Mon poème de *Mirèio* aura huit à dix chants.
La première des strophes citées dans cette lecture ne diffère qu'en deux mots *dela* (vers 1) et *masé* (vers 3) de la strophe actuelle, les deux autres diffèrent complètement, et nous révèlent, ce que nous savons par ailleurs, que le mas de Mireille devait d'abord s'appeler le mas des *Prunes.* Cependant Mistral y notait déjà la présence de grands falabreguié.

On peut remarquer aussi que Mistral a conservé à peu près le vers 3 de la strophe 2:

“*An uno bello font que rajo en un pesquié*

que l'on retrouve dans le texte actuel strophe 13 (vers 3).

En écrivant à J.-B. Gaut, qui comprend à merveille le provençal, Mistral, naturellement, ne donne pas la traduction de son texte, que l'on peut traduire ainsi:
“ Un jour qu'ils avaient sur l'échine — Leur faix de longs osiers — et qu'ils allaient au mas: “ Père, dit Vincent, — pourquoi ne passerions-nous pas au mas des prunes? — Tout à l'heure va tomber la brune — et je ne veux pas voir la lune — au feu de Saint-Anselme allumer son croissant.
“ Au mas des prunes ils ont douze mules — toutes de la race espagnole — ils ont une belle fontaine qui coule en un vivier — Au mas des prunes ils ont dans leur aire — un petit fenil et deux meules de paille; — ils ont des rangées de pruniers — et la fraîcheur des grands micocouliers. ”
La lettre où se trouve cette citation inédite, fait partie de la correspondance de Mistral avec J.-B. Gaut, déposée au Musée Arbaud, à Aix-en-Provence.
Huitième strophe, au 3e et 4e vers une petite variante donne un texte moins intéressant que le texte actuel:

Respoundeguè lou vièi! Garden lou bèu camin,
Es jamai long!

Au septième vers, Mistral a également amélioré son texte, qui était:

Ah! lou trin d'aquéu mas, moun drole, es un gros trin.

Strophe 9. — Le texte des vers 6 et 7 a été modifié par Mistral:

E dins chascuno di renguiero
Tan coume i'a de tiero autan counton de pèd.

Il semble que ce calcul, assez pénible, qui a abouti d'ailleurs à un résultat invraisemblable (voir plus haut), ait donné quelque peine au poète.
Au vers 3 Mistral a substitué, pour la richesse de la rime, le mot *recoupè* au mot *ajustè.*

Strophe 12 (vers 4, 5, 6). — Mistral a modifié d'une façon heureuse le texte primitif:

Ace! pamens, 'mé tan, de paio
Devon teni proun moutounaio
De gènt ansin — Mai de bouvaio
Respoundegué l'encian... hòu! aqui i'a de tout...

Strophe 13 (vers 1 et 2). — Là encore le texte précédent:

E tan de bos que fan oumbrage
Sus la téulisso dóu meinage,

a été modifié heureusement par Mistral; on peut en dire autant du texte des vers 5 et 6:

Que lou bon mèu se ié coungreio

E qu'au printèms, tre que souleio...

Strophe 14 (vers 5): à l'expression assez peu heureuse: *l'autre an passa,* Mistral a substitué, avec juste raison, *l'estiéu passa,* s'apercevant du pléonasme de sa première expression.
Vers 6, à la mention *tres banastoun, de vendemiaire,* trois corbeilles de vendangeurs, Mistral a substitué: *Dos canastello d'óulivaire,* deux corbeilles de cueilleurs d'olives. Il avait d'abord mis dans sa traduction: d'*oliveurs,* et il n'a pas osé garder ce mot, forgé par lui, dans son texte imprimé.

Strophe 17 (vers 1 et 2). — Au texte primitif:

'M'acò lou drole emé lou paire
S'assèteron su 'n barrulaire.

Mistral a substitué le texte actuel qui n'est pas très different et qui est plutôt meilleur.
Vers 6 et 7. — Le texte primitif:

E dins si man deliberado
Crousavon e toursien li vege amarinous

a été encore heureusement modifié par Mistral, toujours dans un sens de précision technique en même temps que d'harmonie poétique.

Strophe 19 (vers 2). — Au mot *manege,* qui a dû lui paraître un peu banal, Mistral a substitué le mot *gaubege,* plus original.
Vers 6, le texte primitif était:

De grand gàbi pèr lou bestiàri;

Mistral lui a substitué une expression plus générale, peut-être pour avoir au bout de son vers une rime plus riche.

Strophe 20. — Il a modifié de même les deux premiers vers de la strophe 20 qui étaient précédemment:

De bouirouniero loungarudo
Qu'es tout d'eisino lèu vèndudo.

peut-être pour éviter une énumération trop longue d'objets techniques qui aurait pu lasser le lecteur.

Strophe 22, au vers 6, assez plat:

Vè! li faveto soun nouvello!

Mistral a substitué le joli vers qui se trouve actuellement le vers 5:

Vesès pas naisse lis estello?

qui agrandit le tableau champêtre.

Strophe 23. — Les vers 4, 5, 6, ont été heureusement modifiés par Mistral, sans que leur sens diffère beaucoup:

Mirèio enterin de faveto
Ié garnissié 'no bono sieto
E davans èli, risouleto.

Le mouvement indiqué par le texte actuel est plus vif et plus intéressant.

Strophe 24 (vers 4). — Mistral avait d'abord écrit: *de pus poulido,* il a modifié, en mettant: *de tant poulido!* voulant dire sans doute par là que ce n'est même pas une question de comparaison entre des beautés différentes et que jamais aucune fille du pays n'est arrivée à pouvoir être comparée à Mireille.
Les vers 5, 6, 7, ont été également modifies d'une façon habile et fort gracieuse. Texte primitif:

Au soulèu tout just espelido
Sa figurouno afrescoulido,
De longo à flour de gauto, avié dous pichot trau.

Strophe 25. — Toute la strophe a été, au dernier moment, modifiée par Mistral, elle était primitivement:

Souto si longo e belli ciho
Ié negrejavo dos vediho,
Dos vediho de fiò, d'aquéu fiò dous e pur
Que trantraio dins lis estello,
Quand li niuechado soun tan bello!
Em' uno taio redounello,

On verra par la comparaison des deux textes combien ce portrait de Mireille a gagné à être ainsi retouché. La plupart des lecteurs de Mistral ont pu s'imaginer que ce portrait était venu tout naturellement sous la plume du poète enthousiaste de la beauté provençale.
L'examen du texte primitif et du texte actuel permet, au contraire, de voir que Mistral a continuellement travaillé ces vers qui semblent d'autant plus faciles qu'ils sont plus retouchés.

Strophe 26 (vers 5, 6, 7). — Le texte primitif était celui-ci:

Après pamens la resseissudo
E quand chascun de sa batudo

Agué rendu soun comte, i mas coume se fai,

Il est probable que Mistral l'a modifié après la mort de son père, en faisant une allusion à ce père disparu et tendrement regretté. En tout cas le texte y a beaucoup gagné. La traduction de la strophe est sans ratures, conforme au texte du poème imprimé, ce qui prouve que Mistral a fait sa traduction en dernier lieu, après avoir déjà corrigé son texte.
La chanson du Bailli de Suffren, ne nous montre qu'un très petit nombre de variantes et généralement insignifiantes.

Dans la traduction, strophe 1, vers 6, au texte:
Avant que nous n'ayons vu la déroute de l'Anglais,

Mistral a substitué le texte actuel qui reproduit de plus près le mouvement du vers provençal:
Avant que de l'Anglais nous n'ayons vu la déroute.

A la strophe 2, vers 5, la traduction a été modifiée par Mistral. Le texte primitif était: *une bourrasque nous fatigua beaucoup,* et au vers 7, de même:
Et la nuit et le jour avec ardeur nous vidions.

Il a trouvé son texte peu clair et lui a substitué la traduction actuelle.

Strophe 5 (vers 3). — Le texte primitif:
Trauca dis Anglés li grand carenau,

comportait une rime moins riche que celui d'aujourd'hui et c'est pourquoi sans doute Mistral l'a modifié.

A la strophe 6 (vers 3), une modification, qui paraît d'ailleurs insignifiante, est difficile à lire dans le texte. Dans la traduction, les mots « était immobile » ont été substitués aux mots: *jamais ne bougeait.*

Strophe 7 (vers 3). — Mistral a hésité entre trois instruments d'abordage: *destrau, picosso* et *grapin,* qu'il a finalement gardé.

Strophe 8 (vers 3). — Dans la traduction le mot *s'aclapo* a d'abord été traduit par *s'engloutit*; Mistral a traduit ensuite par *s'effondre,* sans doute parce qu'il avait besoin de *s'engloutit* à la fin de la strophe, expression qu'il a substituée à la traduction: *Roule au fond des abîmes,* par laquelle il avait d'abord traduit le mot *s'aproufoundis.*
Dans les deux strophes qui interrompent la chanson du Bailli de Suffren on peut noter une variante à la seconde de ces strophes.

Les vers 4, 5, 6, 7 sont écrits ainsi dans le texte primitif:

— Quau? lis Anglés? faguè'n coulèro
E de soun pèd picant la terro
Lou vièi marin... D'uno voues fiero
Reprenguè, risoulet, sotut cant entamena.

Traduction:
“ Qui? les Anglais, dit en colère et — de son pied frappant la terre, — le vieux marin... D'une voix fière — il reprit, souriant, son chant entamé. ”
La correction actuelle n'est pas portée sur le manuscrit et a dû être faite sans doute sur les épreuves d'imprimerie, ce qui prouve une fois encore que Mistral a corrigé encore son texte jusqu'au dernier moment.

A la strophe 10 de la chanson du Bailli de Suffren les trois premiers vers comportent encore des modifications sur le texte primitif, qui était celui-ci:

Pièi quand s'envenian au païs tant dous,
'mé li vergo en fren, li vèlo estrassado
E dous cènt boulet dins nòsti murado.

La traduction est conforme au texte imprimé.
Le vers 4 a été modifié d'une façon heureuse par Mistral:

Tout en galejant, l'amirau gracious,

Lou baile amistous est certainement beaucoup plus heureux que l'*amirau gracious,* qui était un peu plat.

Aussi à la strophe 11 Mistral a-t-il substitué: *O noste amirau* à son texte primitif *o baile Sufren* et tout le passage a gagné à cette légère modification.

Strophe 33 (vers 6). — Mistral avait d'abord écrit: *Facho en francès;* à ces mots il a substitué: *en franchimand,* mot qu'il a sans doute trouvé plus original que le précédent. Le mot comporte aussi une certaine nuance de mauvaise humeur que n'a pas le mot *francès* et se trouve par conséquent plus juste dans la bouche de Maître Ambroise.

Strophe 34 (vers 2). — Mistral avait d'abord écrit: *assetadeto,* créant ainsi un diminutif au participe *assetado,* du verbe *asseta,* s'asseoir; il a supprimé ensuite le mot pour le remplacer par *risouleto,* rieuse, qui est devenu le texte imprimé. Dans la traduction manuscrite, qui est conforme au texte imprimé actuel, il n'y a d'ailleurs pas trace de cette première version, puisque la traduction comporte simplement comme aujourd'hui “ était restée rieuse ”.

Strophe 35. — Les vers 4, 5, 6, ont été modifiés par Mistral, qui avait écrit d'abord:

Devès n'en vèire de masage,
De castelas e de vilage
E de mountagno e de bouscage.

Traduction:
“ Tu dois voir bien des hameaux — de vieux châteaux et des villages — et des montagnes et des bois! ”
Il a, sans doute, modifié ces vers en songeant que Vincent ne va pas jusqu'aux montagnes ainsi qu'il avait semblé le dire dans sa première version.

Strophe 36. — La strophe a été modifiée aux vers 2, 3, 4, 5, Mistral avait d'abord écrit:

S'en pedassant (?) (1) *de canestello*
Fau barrula de longo e d'amount e d'avau
E dóu tèms noun cregne l'outrage
Pèr acampa 'n brisoun d'oubrage.

Traduction: “ Si en raccommodant des corbeilles, — il faut errer sans cesse et par monts et par vaux — et du temps ne pas craindre l'outrage — pour amasser un peu d'ouvrage. ”

(1) Le mot *pedassant* est une conjecture, le texte étant surchargé et illisible.

Nous avons déjà fait remarquer dans le commentaire de cette strophe que le sens n'était pas très clair et que la strophe est assez embarrassée. L'examen de la variante nous indique que Mistral n'a pas été très à l'aise cette fois pour exprimer son idée.

Strophe 37. — Le dernier vers a été modifié, Mistral avait d'abord écrit:

Quand verdejo e lusejo au soulèu de miejour

La traduction ne comporte pas de variante, il est probable que là, comme plusieurs fois, Mistral a corrigé son texte provençal avant d'avoir écrit la traduction française.

Strophe 38. — Les vers 3, 4, 5 ont été modifiés, le texte primitif était:

Lou vermé rouginèu: quouro di tiro-sang
En Camargo anan à la pesco
E pèr acò, pas besoun d'esco,

Le vers 7 a été également modifié; le texte primitif était:

E l'iruge esfraia vous nado à l'endavan

Le vers actuel est beaucoup plus expressif. Il y a, somme toute, dans l'ensemble de la

strophe plus de mouvement dans le texte actuel que dans le texte précédent.

Strophe 41. — Le vers 1 est différent du texte imprimé:

A soun entour tóuti plouravon,

dit le manuscrit: le manuscrit n'est pourtant pas corrigé et il est probable que la correction a été faite sur les épreuves.
Le vers 6 a également été modifié, le texte primitif était:

Coume lou brut d'uno ribiero.

Mistral a corrigé le texte provençal de la façon qui figure actuellement dans le texte imprimé:

Coume un gros vènt dins li broutiero,

mais il n'a pas corrigé la traduction qui dans le manuscrit reste:

Comme le bruit d'un fleuve

et il est donc probable qu'il a dû faire la correction sur les épreuves.

Strophe 44 (vers 1). — Mistral a substitué dans le texte imprimé le mot *tambèn* au mot *perèu,* qui figure dans le manuscrit sans y être corrigé. La traduction ne comporte naturellement pas de variante puisque les deux mots ont le même sens.

Strophe 45. — La traduction a été modifiée plusieurs fois pour les vers 2 et 3. Mistral semble avoir été embarrassé pour traduire le provençal qui, en effet, a un raccourci difficile à rendre en français.

Strophe 46. — Le vers 6 a été modifié, son texte primitif était:

E mai countènto qu'uno voio

Le mot *voio* a paru sans doute avec juste raison assez vulgaire à Mistral et il l'a fort heureusement remplacé par le texte actuel:

E mai qu'urouso, la ninoio

Strophe 48 (vers 5). — Le texte primitif était:

'quéu Lagalanto de Marsiho,

Mistral l'a remplacé par le texte actuel, sans doute pour éviter de répéter une troisième fois le nom de Lagalante, ce qui était, en effet, un peu faible, d'autant plus que le nom est encore répété à la strophe suivante.

La strophe 49 ne figure pas dans le manuscrit et la chose est intéressante à constater puisqu'elle comporte une allusion historique au sénéchal du Roi René, Jean de Cossa. Il est donc probable que Mistral a introduit sa strophe au dernier moment, dans la pensée de multiplier les allusions historiques dans son poème, devenu pour lui, non seulement une histoire d'amour, mais comme nours l'avons montré, un poème national de la Provence.

Strophe 51, du texte imprimé et 50 du texte manuscrit, vers 3.
Le texte primitif, était:

Sian courrèire tambèn!... mai qu'aguère di, bestiau!

avec comme traduction: *petit fou.*

Mistral le modifie selon le texte actuel qui est:

Sian courrèire tambèn!... mai qu'ai di, fouligaud!

et modifie la traduction en écrivant: folâtre.
Vers 6, le texte primitif était:

'mé pèr testimòni que li roure,

traduction: et pour seuls témoins les chênes.

Strophe 52 (vers 7). — Mistral a modifié son texte primitif qui était:

'mé cinq cascavèu d'or tout autour di geinoun,

traduction: orné de cinq grelots d'or autour des genoux.
La modification semble venue surtout du désir de rimer plus richement.

Strophe 54: Les vers 4, 5, 6, 7 ont été légèrement retouchés par Mistral et là encore la modification du dernier vers, fort heureuse d'ailleurs, semble avoir été dictée par le souci de rimer plus richement:

Oh! qu'afecioun! oh! queto estubo!
L'èr nous porto, lou péu nous tubo
E dins lou vanc que nous atubo
Lontèms, tóuti en front, voulan d'un pas egau.

traduction:
“ Oh! quelle ardeur! quelle course effrénée! — l'air nous porte, nos cheveux sont fumants, — et dans l'élan qui nous enflamme, — longtemps, tous de front, nous volons d'un pas égal. ”

Strophe 56 (vers 1, 2, 3). — Le texte primitif était:

Mai éli dous, coume à-n-un càrri
Dous cavalot, tout lou countràri
Courrien toujour regla.

traduction;
“ Mais eux deux! tels qu'à un char — deux jeunes coursiers, au contraire — couraient d'un pas toujours réglé. ”
Là encore nous surprenons Mistral modifiant son texte pour faire une allusion à une coutume provençale, à un jeu national.

Strophe 57. — Les deux alexandrins, vers 3 et 7, ont été fort heureusement modifiés pour donner plus de mouvement à la strophe et peint ainsi l'allure de la course. Les rimes se sont trouvées ainsi plus riches.
Le texte primitif était:

3) *Ma bello, aguessias vist parti lou Mouriesen*

Ma belle eussiez-vous vu partir le Mouriésain.

7) *Lagalanto s'alongo en 'un sourne ourlamen*

Lagalante se rue avec un sombre hurlement.

Strophe 58. — Les vers 3, 4, 5, 6, 7, ont été modifiés d'une façon heureuse et toujours avec le souci de rendre les rimes plus riches.
Le texte primitif était, en effet:

Tout Nimes l'envirouno en ié picant di man;
Di palet la tusto argentalo,
La tambourino prouvençalo,
Li chaplachòu e li timbalo
Restountisson, lou Cri reçaup lou plat d'estam...

traduction:
Tout Nîmes l'entoure en lui battant des mains; — le choc argentin des disques — les tambourins de Provence — les cymbales et les timbales retentissent le Cri reçoit le plat d'étain. ”

Strophe 59 (vers 2). On trouve dans le manuscrit la forme *agroumouli,* le texte manuscrit a d'ailleurs été corrigé et le mot *agroumouli* recouvre un mot qu'il est difficile de lire et qui devait comporter une syllabe de moins, car le mot *iéu* figurait ensuite dans le vers d'où il a été barré quand Mistral a adopté la forme *agroumouli.*

Strophe 60. — Le vers 3 a été modifié; le texte primitif était:

Emé iéu, ço i'a di, fraire, vène-t'en lèu

modification, au reste, sans grande importance.

Strophe 61. — Les deux premiers vers ont été modifiés. Le texte primitif était:

Mai, d'uno voues entristesido
E de si cambo empourrousido

Traduction:
“ Mais d'une voix attristée — Et de ses jambes poudreuses. ”
Au vers 6 Mistral donne comme traduction:
“ Toi, Cri, la jeunesse te fait beau comme un cygne ”; il semble donc par là donner au mot *aciéuno* une étymologie qu'il ne confirmera pas plus tard dans le *Trésor du Félibrige,* où il fera venir ce mot du latin *assignare,* comme nous l'avons expliqué plus haut (vers 469). Mais dès ce moment-là il semble même renoncer à son étymologie primitive puisque dans sa traduction imprimée il écrit: “ La jeunesse te pare. ”

Strophe 62 (vers 3). — Mistral traduit d'abord le mot *descapela* par “ un frêne dont on a abattu le faîte ”, il barre ensuite le mot sur son texte manuscrit et le remplace par le mot *écimé* qui figure dans le texte imprimé.

Les dernières strophes du Chant ne comportent aucune modification dans le texte, il n'y a que le mot *pertoucado* (strophe 64, vers 5), qui est écrit *pretoucado* dans le texte manuscrit.

Strophe 64 (vers 1). — Mistral a ajouté dans le manuscrit *des guérets,* après *mottes,* et il l'a barré, ensuite; au vers 6 il a traduit: la jeune fille, en mettant la (jeune fille) entre parenthèses pour indiquer que le mot ne figure pas dans le texte et dans le texte imprimé il y a simplement: *elle,* comme dans le texte provençal.

Enfin, dans le dernier vers du chant il a traduit d'abord:
“ Je passerais mes veillées et ma vie à l'entendre ”, avant de traduire, comme dans le texte imprimé: “ Je passerais à l'entendre mes veillées et ma vie. ”
Toutes les remarques que nous avons faites indiquent donc que Mistral a travaillé son poème jusqu'au dernier moment avec le plus grand soin et que ses modifications sont généralement très heureuses et dénotent un souci constant de l'exactitude du vocabulaire, comme de la richesse de la rime et de la précision de la traduction.

Considérations Générales

Précisons en quelques mots le mérite de ce jeune poète de vingt-cinq ans, qui, dès le début, affirme sa maîtrise.

C'est d'abord cette invocation, qui renouvelle de façon personnelle et si imprévue les invocations des poètes antiques, cet appel à Homère et au Christ, à toutes les ressources de la race et de l'esprit, de la terre et de l'homme qui l'habite, ce spiritualisme basé sur les plus sûres réalités.

Dès le premier vers éclate le mot de *Prouvènço* que le poète y introduit, en effaçant un premier texte moins original et moins noble, pour bien marquer quel est vraiment le sujet de son poème; tout de suite après les mots *amour* et *jeunesse* situent *Mirèio* comme poème d'amour en même temps que comme poème national, puisqu'à cet amour sont liés par le troisième vers les paysages de la Provence, cultivée, déserte et maritime, les blés, la Crau, la mer.

Ensuite le poète se place sous la protection d'Homère, qui n'est pas pour lui un banal modèle classique, mais le poète d'une noble réalité toute semblable à celle qu'il veut évoquer; dès la première strophe aussi Mistral indique l'humilité de son sujet, l'histoire d'une simple fille de la terre, qui n'a pas fait beaucoup de bruit en dehors de son milieu rustique. Mais pour le vrai poète il n'est pas de petits sujets, puisque la poésie peut, comme la sainteté, transfigurer et ennoblir les plus simples. Que sont les richesses de ce monde, symbolisées ici de façon populaire par un diadème d'or et un manteau oriental, en face de la gloire que donne la poésie? Pourtant cette poésie mistralienne doit s'exprimer dans la langue du peuple, langue méprisée dont il s'agit de relever la condition, et ici d'un âpre accent Mistral dénonce la proscription injuste de sa langue, réfugiée chez les pâtres et les gens des mas, pour lesquels seuls le poète se propose de chanter.

Cet humble public peut suffire au poète, qui cherche sa récompense dans l'approbation divine: le Christ, lui aussi, est né parmi les pâtres, et c'est le Christ, et non la Muse antique, que Mistral invoque justement, puisque la seule façon intelligente d'être un disciple d'Homère, c'est de faire pour son temps et pour son pays ce qu'Homère a fait pour le sien.

Que le Christ donne donc au poète l'ardeur et le souffle nécessaires pour réaliser son dessein! La gloire poétique est ici symbolisée de façon charmante par une image nouvelle, celle de la branche de figuier, que l'homme ne peut atteindre de ses mains rudes pour satisfaire son appétit grossier, trésor vierge de l'été, où seul l'oiseau peut s'élever sans effort! Cette branche des oiseaux, symbole de la vraie et pure gloire à laquelle aspire le poète, que Dieu la lui fasse atteindre, porté sur les ailes de la langue provençale!

De tels accents n'avaient pas encore été entendus. On conçoit l'étonnement, et puis l'admiration de la critique.

Après cette magnifique ouverture l'action s'engage. En une seule strophe voici que le poète évoque la petite maison de Maître Ambroise aux bords du Rhône et le métier du père et du fils; et tout de suite après il les montre cheminant à travers la campagne de Provence, arrivant dès la troisième strophe du récit en vue du mas des Micocoules, dont on voit les oliviers, les vignes, les amandiers, les meules de paille, les brebis, les bois de pins, tandis que le soleil se couche, en colorant les nuages, et que les laboureurs, la journée finie, rentrent au mas.
Dès la dixième strophe du récit, voici l'apparition de Mireille, d'abord simple profil gracieux, qui sera précisé un peu plus loin. Mistral arrête d'abord nos regards sur Vincent, sa beauté, sa vigueur, son adresse au travail, il n'a que seize ans, mais déjà bien des qualités et du courage. Il en aura besoin au Chant V pour affronter Ourrias et lui tenir tête. Ou nous y prépare dès le début.

Un peu plus loin ce sera le portrait délicieux de Mireille; entre le deux portraits est apparue la rude stature de Maître Ramon, avec son air un peu bourru, qui sépare l'évocation de Vincent et celle de Mireille, comme il séparera les deux amoureux par son refus. Le portrait de Mireille, nous l'avons vu, a été retouché par Mistral jusqu'au dernier moment, tant il y a mis de soin, et la réussite en est singulière par la nouveauté des images, comme par la chaste hardiesse des expressions et la justesse évocatrice du vocabulaire.
L'action reprend aussitôt; c'est le tour de Maître Ambroise de passer au premier plan, entouré des laboureurs qui le plaisantent amicalement; on lui demande de chanter, il se rend à la prière de Mireille et sa chanson marine et militaire le grandit à nos yeux, aux yeux de tous, à ses propres yeux. C'est en s'appuyant sur ces glorieux souvenirs que Maître Ambroise, au Chant VII, ira demander pour son fils la main de Mireille.
La chanson du Bailli de Suffren, nous l'avons dit plus haut, est un chef-d'œuvre de force et de précision technique; elle ouvre au cœur de cette assemblée rustique un horizon illimité de mers lointaines, de combats héroïques, c'est la porte ouverte sur l'Orient, toute la Provence maritime et ses prolongements coloniaux; elle évoque aussi justement une race, où les chefs sont aimés autant que respectés et savent plaisanter avec leurs hommes, une race populaire qui sent le prix de la noblesse et de la gloire, puisque la chanson n'est pas ici un simple divertissement, mais que tout le chœur de laboureurs la commente et la prolonge de ses rêves, dans un silence chargé de pensées.

Enfin, dans ce silence nocturne, chacun allant au repos, voici seuls Mireille et Vincent. Vont-ils parler d'amour de façon banale? Non pas... D'abord ils ne savent pas encore qu'ils vont s'aimer; mais ils ont de la sympathie l'un pour l'autre. Vincent admire naïvement Mireille, belle et riche; Mireille admire en Vincent le voyageur qui a vu bien des choses qui lui sont inconnues, le beau parleur qui sait conter. Il s'aperçoit de cette admiration et il se plaît à conter. Il évoque le pèlerinage célèbre des Saintes-Maries et les miracles qu'on y voit. Est-ce là un hors-d'œuvre, étranger au poème? Non pas. C'est le ressort même de toute l'action. C'est en souvenir de ce récit que Mireille quittera son

mas et entreprendra ce pèlerinage pour demander secours aux Saintes. Le récit (cinq strophes 35 vers), n'est pas plus long qu'il ne le faut pour attirer l'attention de Mireille et il se termine par un conseil décisif, qui ne comporte qu'une strophe.

Un autre récit va suivre celui-ci, après une évocation poétique du décor et des bruits nocturnes; c'est celui de la course des hommes à Nîmes. Pourquoi Nîmes? Peut-être parce que Mistral avait plaisir à rappeler le souvenir de la ville, où, passant son baccalauréat aux applaudissements des braves gens de son pays, il eût, nous dit-il, la première sensation de la gloire. Pourquoi la course des hommes? Mais pour permettre à Vincent de se montrer à son avantage, déjà un homme et balançant presque sur le chemin du succès un coureur célèbre. Le récit (seize strophes: 112 vers) est trois fois plus long que le précédent, et pourtant il se rattache moins directement à l'action. Il faut reconnaître d'ailleurs qu'il est fort habilement mené, coupé de dialogues, plein de mouvement, et que, bien dit, il ne doit pas sembler trop long.
Le chant se termine par une nouvelle évocation de la symphonie nocturne, chant des grillons, du rossignol, de la chouette, et surtout par l'indication très nette que Mireille admire Vincent d'un sentiment si naïf qu'elle le confie à sa mère.

Ainsi ce chant est admirablement composé; il nous présente le décor, d'abord au coucher du soleil, et puis dans le crépuscule extrême où naissent les étoiles, enfin dans la nuit tout fait établie où l'on entend les insectes harmonieux de la terre; il évoque les personnages principaux, il engage l'action de façon déjà très suggestive. De plus, au point de vue provençal, il permet à Mistral de citer là les noms de quelques villages, hameaux ou villes de Provence: Les Baux, Maguelonne, Valabrègue, Font-Vieille, Martigues, Mouriès, Antibes, Aix; les principaux arbres et arbustes du pays, peupliers, saules, figuiers, oliviers, osiers, roseaux, amandiers, vignes, pins, micocouliers, chênes-kermès et enfin, bien que ce fût difficile en un poème rustique, une grande figure de l'histoire de Provence, le bailli de Suffren, avec çà et là quelques allusions discrètes au passé provençal.
N'aurait-on gardé de Mireille que ce chant Ier, on aurait la sensation que c'est le début d'un grand poème et l'œuvre d'un grand poète, qui a, dès sa jeunesse, un sens aigu de la perfection et qui, bien que méridional, réprouve toute facilité, tout bavardage et s'astreint à la concision la plus sobre.

© CIEL d'Oc – desèmbre2013